

LE CRI DE L'ARMÉNIE

Photographie par Elliot et Fry, à Londres.



X. LE PROFESSEUR G. THOUMAÏAN
emprisonné et condamné à mort par les Turcs, et délivré
par l'intervention européenne en 1893.

Le Cri de l'Arménie.

APERÇU GÉNÉRAL

SUR LA QUESTION ARMÉNIENNE

La Turquie doit son existence à l'intervention répétée de l'Europe en général et de l'Angleterre en particulier ; par conséquent dans les souffrances des Arméniens, la partie responsable, c'est l'Europe. Cependant l'Europe, pour sauver les apparences, a engagé le sultan à faire des promesses aux Arméniens en vue des réformes à introduire en Turquie ; mais, quant à l'accomplissement de ces promesses, ni le sultan, ni l'Europe ne les ont prises à cœur.

Après la guerre russo-turque, les Russes, voulant arracher quelque chose de plus que de vaines promesses, imposèrent, par l'article 16 du traité de San Stephano (3 mars 1878), l'introduction des réformes promises, comme condition de l'évacuation des provinces arméniennes, occupées alors par l'armée russe :

« Comme l'évacuation par les troupes russes des territoires qu'elles occupent en Arménie, et qu'elles doivent restituer à la Turquie, peut occasionner des conflits et complications au détriment de la conservation des bonnes relations entre les deux contrées, la Sublime Porte s'engage à exécuter, sans plus de retard, les améliorations et les réformes exigées par les circonstances locales des provinces habitées par les Arméniens, et à garantir leur sécurité contre les Kourdes et les Circasiens. »

L'Angleterre, craignant que cet engagement de la Turquie vis-à-vis de la Russie seule ne donnât trop d'influence à la Russie en Turquie et spécialement dans la vallée de l'*Araxe* et de l'*Euphrate*, exigea que la Turquie entrât dans un pareil engagement vis-à-vis d'elle, pour maintenir l'équilibre européen. Telle est l'origine de la Convention de Chypre, signée le 4 juin 1878.

« En retour, S. M. I. le Sultan promet à l'Angleterre d'introduire les réformes nécessaires, qui seront décidées plus tard entre les deux puissances, dans le gouvernement et pour la protection des chrétiens et autres sujets de la Porte dans ces territoires (Arménie). Pour faciliter à l'Angleterre de prendre les mesures nécessaires pour l'exécution de ses engagements, S. M. I. le sultan consent en outre à désigner l'île de Chypre pour être occupée et administrée par l'Angleterre. »

A la vue de ces engagements isolés du Sultan, l'Europe exigea qu'il fit les mêmes promesses aux six grandes puissances. Celles-ci se réunirent donc en congrès à Berlin, et signèrent le fameux *traité de Berlin* du 10 juillet 1878, dont l'article 61, relatif à l'Arménie, est conçu en ces termes.

« La Sublime Porte s'engage à réaliser, sans plus de retard, les améliorations et les réformes qu'exigent les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens, et à garantir leur sécurité contre les Circasiens et les Kourdes. Elle donnera périodiquement connaissance des mesures prises à cet effet aux Puissances qui en surveilleront l'application. »

La surveillance de l'Europe promise dans cet article, place les Arméniens, dans une certaine mesure, sous la protection de l'Europe. Dès lors la question arménienne ayant pris un caractère international, l'Europe acquit un *droit* et un *devoir* d'intervenir en faveur des Arméniens, (jusqu'ici elle y a

cruellement manqué), et les Arméniens le *droit* de faire appel aux puissances et aux peuples de l'Europe. De là date aussi l'acharnement que les Turcs mettent dans leur persécution contre les Arméniens. Car, voyant que la question arménienne a pris une importance internationale, au lieu de se mettre résolument à l'exécution de leurs engagements afin de contenter les Arméniens, les Turcs ont décidé de résoudre cette question par l'anéantissement des Arméniens ou bien en les réduisant à l'impuissance. « L'Europe, disaient-ils, a gagné le droit d'intervenir dans les affaires de la Turquie; une fois les Arméniens détruits, elle n'aura plus de prétexte d'intervention. » Il est ainsi facile de comprendre comment le plan d'extermination des Arméniens fut organisé, surtout depuis le traité de Berlin et depuis l'engagement que l'Europe a pris de surveiller les réformes en Arménie.

De plus les Turcs n'ont pas tardé à voir qu'en définitive le traité de Berlin était plutôt favorable à ce plan. En effet, avant le traité de Berlin, la Russie, reconnue de fait la seule protectrice des chrétiens de la Turquie, faisait puissamment sentir sa voix et sa main protectrices. Mais depuis qu'on lui a substitué à Berlin la protection collective des six puissances, on a, par le fait même, paralysé cette action, puisque l'entente entre elles est plus difficile. La Turquie a su en profiter. Elle a débuté en cherchant par des mesures oppressives à mettre un terme au développement des Arméniens. De plus en plus encouragée dans cette voie par l'indifférence de l'Europe qui faisait la sourde oreille aux cris de désespoir des Arméniens, elle organisa en 1890, dans les provinces arméniennes, la *cavalerie Hamidié*, composée uniquement de Kourdes.

Les Kourdes sont une tribu nomade, cruelle, demi-sauvage. Jusque-là le Kourde était le brigand de profession contre lequel l'Arménien pouvait se défendre ou du moins se plaindre à l'autorité, mais dès le moment où le Kourde

commença à porter l'uniforme militaire, avec l'immunité d'un soldat, le brigand se changea en autorité dans le pays. L'attaquer ou se défendre contre lui, c'est résister à l'autorité, se mettre en révolte. Et comme cette cavalerie n'est pas payée, comme du reste les soldats turcs en général, les Kourdes ont la permission de piller les Arméniens impunément. C'est une armée de brigands sans discipline ni paiement, qui ont la mission de piller les maisons, de brûler les moissons, d'enlever le bétail, de violer les femmes et les filles des Arméniens, de tuer celui qui tente quelque résistance, en un mot de chasser l'Arménien de son pays et de le remplacer par des Kourdes ou d'autres musulmans. Dans ce but, un courant continu de Circassiens, de Lazes, de Gurgis fut dirigé vers l'Arménie pour s'y établir aux dépens des Arméniens, afin que la Sublime Porte puisse déclarer en Europe que les Arméniens ne forment la majorité dans aucune partie de la Turquie, et par conséquent ne méritent pas que l'Europe s'occupe d'eux ou stipule quelques réformes en leur faveur.

Les consuls de différents pays résidant en Turquie adressèrent quelques rapports à ce sujet à leurs gouvernements, montrant les dangers de l'organisation de cette cavalerie de brigands et d'assassins au milieu d'un peuple chrétien paisible et complètement désarmé, et en général le but que poursuit avec acharnement le gouvernement turc. Mais tout cela n'aboutit à rien, l'Europe laissa achever l'œuvre de destruction.

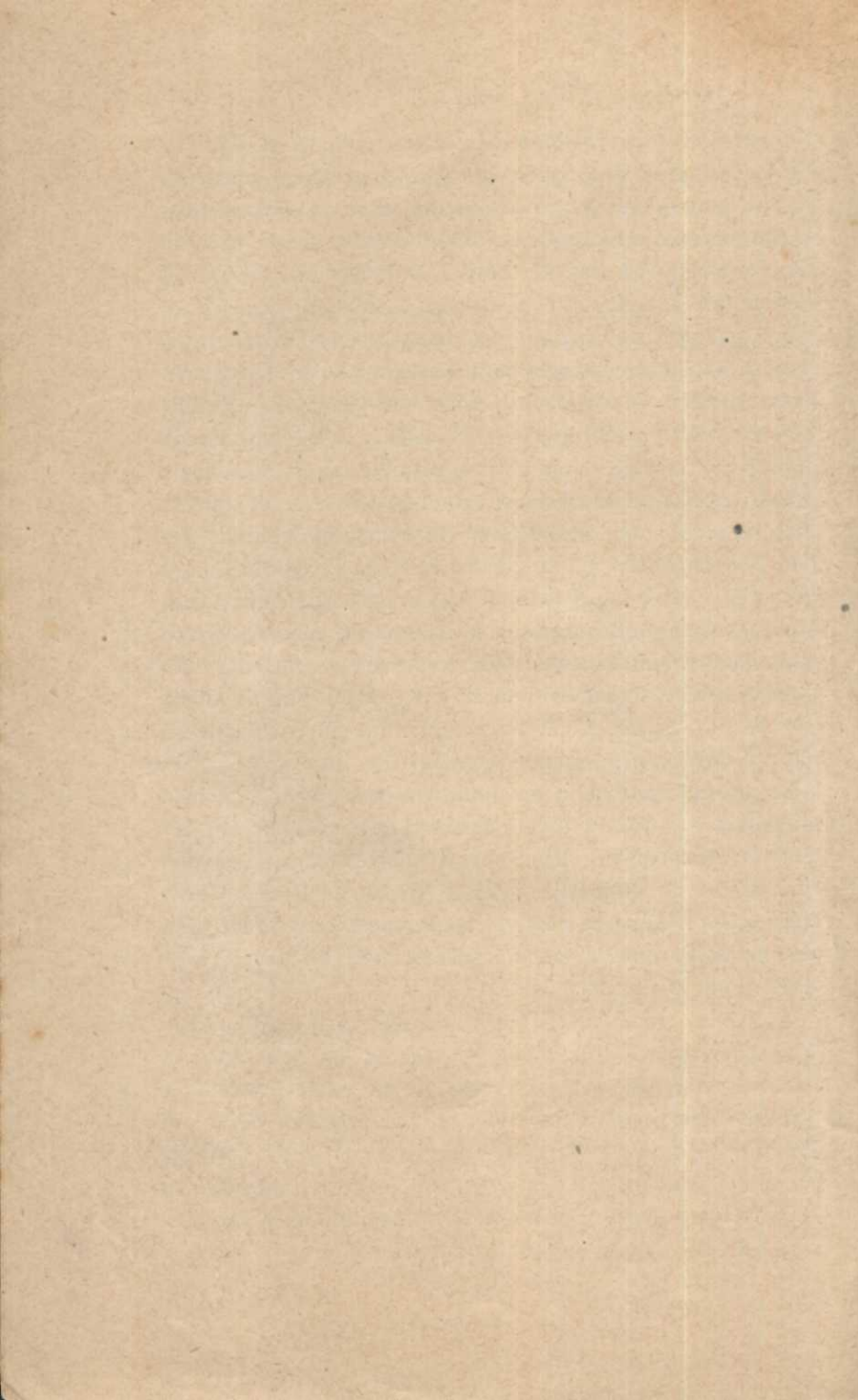
Encouragé par cette attitude des puissances, le Turc fit une tentative de massacre dans un petit district arménien, à Sassoun, dans l'été de 1894, pour voir jusqu'à quel point il pouvait compter sur l'indifférence cynique de l'Europe. Les nouvelles des massacres de Sassoun ébranlèrent pour un moment l'opinion publique en Europe, surtout en Angleterre. Cette puissance, ainsi que la France et la Russie demanda une enquête et présenta au sultan un plan de

réformes pour les Arméniens. Le sultan, un moment effrayé, ne tarda pas à remarquer la *désunion* régnant dans ce trio, le *peu de sérieux* qu'il mettait dans sa réclamation et surtout sa *résolution* de ne pas intervenir d'une manière efficace en faveur des Arméniens. Les faits ont démontré depuis que le sultan ne s'est pas du tout trompé. C'est alors que les Turcs crurent le moment propice arrivé pour donner le coup de mort aux Arméniens. L'ordre d'un massacre général de ce peuple dans tout l'empire turc fut donné et l'Europe chrétienne et civilisée y assiste en silence depuis deux ans. Environ deux cent mille réservistes turcs furent mis sur pied, soi-disant pour défendre les chrétiens mais en réalité pour les anéantir. La culpabilité de l'Europe est allée jusqu'au point de permettre de faire venir à Constantinople même une bande de cette cavalerie destructrice et de lui faire massacrer huit à dix mille Arméniens dans cette ville à la fin d'août dernier. Les représentants des six puissances assistèrent en silence à cette odieuse hécatombe.

Voilà en résumé la marche générale des affaires relativement aux récents massacres d'Arménie.

Le présent opuscule a pour but de mettre entre les mains du public des faits authentiques et sans commentaire, tels qu'ils se sont passés, pour que le public soit à même de comprendre et de juger lui-même de la situation de l'Arménie. Les pages qui suivent comprennent des lettres de témoins oculaires, écrites de la scène même des massacres, et des rapports des consuls.

G. THOUMAÏAN.



Lettres et rapports de témoins oculaires.

I. PROVINCE DE TRÉBIZONDE

TRÉBIZONDE

* Trébizonde, 12 octobre 1895.

Le gouverneur général, Kadri Bey, rassura le Métropolitain arménien par toutes sortes de promesses, il jura que personne n'oserait faire du mal aux Arméniens, il ajouta même: « Pour vous attaquer, on devrait passer sur mon corps.... »

Kadri, entouré d'un tas de bandits turcs, arriva à Meïdani Charki, et donna lui-même des instructions, désignant ceux qu'il fallait tuer, les riches en particulier.. .

Le spectacle est lamentable dans les quartiers. Des femmes, des jeunes mariées, des enfants, courent éperdus, ne sachant où aller. Quelques-uns se précipitent du haut de murailles élevées, d'autres tombent évanouis; de jeunes femmes serrant d'une main leurs enfants contre leur poitrine, de l'autre tenant une corde attachée aux fenêtres, se laissent glisser au risque de s'écraser sur le sol. Les vieux restent chez eux, se cachant dans les caves; la terreur est grande. Les soldats, les bandits commencent à entrer dans les maisons par centaines et demandent les hommes; les soldats tirent vers les fenêtres; les bashibozouks égorgent et déchirent les hommes qu'ils rencontrent, sous les yeux des femmes et des enfants.

Lorsqu'il n'y eut plus personne dans les rues, *Kadri donna l'ordre de piller* les boutiques et les maisons des Arméniens. Il criait: « Eh bien! mes enfants, commencez maintenant le grand pillage.... » En un instant on commença à briser les portes des magasins arméniens et à enlever

* Dans les pages suivantes les lettres marquées d'un astérisque (*) sont tirées des *Massacres de l'Arménie*, publié par le *Mercur de France*, 15, rue de l'Echaudé-St Germain, Paris. Le lecteur y trouvera un trésor de correspondances écrites sur la scène même des massacres.

toutes les marchandises; on cassa les coffres-forts et on prit tout ce qu'ils contenaient.... On avait donné aux soldats des instruments et des barres de fer pour casser les portes et les coffres-forts. Dans plusieurs magasins on a eu soin en vidant les coffres-forts, de détruire les livres de comptes.

Voici quelques détails typiques pris d'un tas d'horreurs.

Une bande de turcs brise la porte et se rue dans la maison d'Ohannes Avakian. Celui-ci tenant son enfant de trois ans dans ses bras, accompagné de sa femme, et de ses deux fils courut au-devant d'eux; ils tombèrent tous en pleurant aux pieds des bourreaux et les supplièrent de prendre toutes leurs richesses, mais d'épargner leur vie. Les monstres tuèrent d'abord l'enfant dans les bras de son père, puis l'égorèrent lui-même, sous les yeux de sa femme.

Après avoir déchargé leurs pistolets sur le boucher Adam et son fils Karékine, les assassins entrèrent dans leur boutique, tombèrent sur les blessés, se mirent à les dépecer; ils arrachèrent les bras, les jambes, la tête, mirent en pièce les deux cadavres, en suspendirent les morceaux à des crochets, et les montrant aux passants ils criaient: « Que demandez-vous? des bras? des jambes? des pieds? des têtes? Achetez! c'est à bon marché. »

Un arménien sortait de la boulangerie où il avait été chercher du pain pour sa femme malade et ses enfants. Il est surpris par la horde enragée. On lui lie ensemble les deux pieds; on lui coupe une main, on lui frappe le visage avec le poignet sanglant. Puis on abat l'autre main. Les uns l'invitent à faire le signe de la croix, pendant que d'autres l'engagent à crier plus fort pour que son Dieu entende ses cris de détresse. Un forcené lui arrache les oreilles, les lui pousse dans la bouche, puis les lui jette à la face. « La bouche de l'effendi doit être punie, crie un autre, pour avoir méprisé ce morceau de choix. » Après quoi quelques-uns lui coupent la langue avec leurs dents. « Il ne blasphémera plus, » remarqua l'un plaisamment. Là-dessus avec la pointe d'un poignard on fait sauter de l'orbite un des yeux. Après lui avoir arraché l'autre œil et coupé les pieds, ils lui infligent encore d'autres tortures avant de lui percer la gorge et d'envoyer selon leur expression, son âme « à la damnation. »

GUMUSHHANÉ

* Gumushhané, 5 décembre 1895.

Dans les quartiers arméniens, les meneurs du désordre ont ordonné à la horde de ne pas toucher aux enfants et aux femmes, mais de massacrer sans pitié tous les habitants arméniens *du sexe mâle, au-dessus de 12 ans.*

Nishan Israélian, membre du Conseil administratif, et dont le plus grand crime était sa fortune, voyant qu'une horde de 7 à 800 personnes avait entouré son habitation, s'est mis à se défendre avec les siens et a réussi à leur opposer quelque résistance pendant 3 heures. Les turcs désespérant de pénétrer dans la maison *y ont mis le feu en faisant usage de pétrole.* Israélian s'est précipité dehors et a été tué à coups de fusils.

II. PROVINCE D'ERZEROUM

ERZEROUM

La description suivante du massacre d'Erzeroum, faite par un témoin oculaire, parut dans le *Times* du 16 novembre 1895.

2 novembre 1895.

« Bientôt notre maison fut remplie de 225 femmes et enfants et près de 75 hommes. L'un de ces hommes, un jeune garçon du nom d'Aram, arriva en courant, *poursuivi par des Turcs armés de revolvers dont ils tiraient sur lui*, mais heureusement il échappa sain et sauf.... Je montai sur le toit de la maison et je vis la populace et les soldats courir pêle-mêle vers le marché, tirant à droite et à gauche dans les maisons, dont quelques-unes répondirent au feu.... A l'extrémité ouest de la ville avait éclaté un grand incendie. Là, 7 Arméniens avaient opposé de la résistance à l'attaque des soldats, qui tirèrent sur eux, criblèrent la maison de balles et y mirent le feu, qui dura vingt heures.... Dans notre quartier, tout le pillage fut commis par les troupes régulières commandées par leurs officiers. Au haut de la rue Gümrük, je vis des officiers diriger un détachement de soldats contre deux maisons arméniennes; les officiers enfoncèrent eux-mêmes les portes, entrèrent et pillèrent entièrement les maisons, enlevant tout, ne laissant même pas un hasur (natte de paille).... De nos fenêtres, je vis les soldats sur les toits pillant systématiquement chaque maison, faisant leurs ballots qu'emportaient des cavaliers que nous voyions passer au haut de notre rue, allant vers le quartier turc. Le lendemain cette rue offrait un spectacle lamentable. Toutes les maisons étaient en ruines, à l'exception de celle du pasteur protestant (Bâdvelli Kirkor), celle d'un riche marchand arménien protestant, et celle d'un autre, également riche négociant, Manoug Agha. Celles-ci, me dit-on, avaient été protégées par un Turc voisin et ami, qui cepen-

dant en pillant plus d'une autre plus loin. Toutes les autres maisons avaient été pillées de fond en comble ; les portes avaient été mises en pièces, chambranles et battants, au moyen de gros marteaux. Voilà ce que firent les soldats dans notre quartier, et d'après des rapports que j'eus de source sûre, *il est avéré que les soldats commirent presque tout le pillage et tous les meurtres....* Dans la maison, tous étaient dans les transes les plus affreuses. Les uns pleuraient un frère, d'autres avaient laissé dans leurs maisons des enfants trop malades pour être emportés ; un des petits réfugiés avait la petite vérole.... Le mardi à midi, tout était redevenu calme. Les soldats ramenaient à leurs maisons les Arméniens qui avaient réussi à échapper au massacre en se cachant comme ils avaient pu. On en amena d'abord beaucoup à la maison de la Mission, où ils retrouvèrent leurs parents.... On amena encore deux personnes blessées. L'une était une pauvre femme malade, dont la maison avait été envahie par les soldats. Elle s'était jetée à leurs pieds, les suppliant de lui laisser le peu qu'elle possédait : l'un des soldats saisit un *kalian* et *la frappa sur la tête : elle tomba évanouie....*

» On ne signala ou ne vit la mort d'un seul Turc. L'interprète de l'un des consulats, qui assista pendant deux heures à la fusillade dans les bazars, dit que tous les soldats étaient dehors, en armes, au nombre de 3000. Il déclara que *les employés du gouvernement avaient commandé aux soldats de commencer le massacre.* Les hommes de la patrouille qui gardait le bas de notre rue se cachèrent prudemment derrière les piles de bois fraîchement coupé devant le consulat français ; ils dirigèrent le tir vers la porte du bâtiment sanitaire pour empêcher les Arméniens d'y chercher refuge. Le consul anglais les fit cesser, menaçant de tirer sur eux s'ils continuaient.... Les Turcs firent des rapports absurdes sur le nombre des prétendus révolutionnaires, des armes et des munitions cachées dans l'église arménienne et l'école de Sanassarian. Ils étaient apparemment trop poltrons pour les attaquer avec leurs carabines, car ils menacèrent de les bombarder avec les canons des forts. Alors le consul anglais se porta comme médiateur. Les fonctionnaires turcs firent leurs perquisitions et naturellement ne trouvèrent ni une

*arme, ni un révolutionnaire, car il n'y a pas d'habitant de l'empire ottoman plus soumis à la loi que ne le sont les hommes qui dirigent l'école de Sanassarian ; je les connais depuis quatre ans. Ce sont des gens d'une culture élevée qui ne demandent que de pouvoir continuer en paix leur œuvre éducatrice.... L'interprète du consulat anglais, qui était allé au Seraï peu avant que le massacre ne commençât, me raconta aujourd'hui ce qu'il avait vu. Il était avec l'un des carasses. En route il entendit un officier dire rudement à un soldat indiscipliné : *Ne peux-tu rester tranquille ? attends que cela commence et alors tu pourras faire ce que tu voudras.* Le long du chemin il vit en beaucoup d'endroits les soldats alignés prêts pour le massacre.... Dans l'après-midi, M. Chambers, les consuls anglais et italien, et Terrfik-Bey, de la suite de Shakir-Pacha, visitèrent le quartier arménien entre la rue de Gümruk et l'extrémité est de la ville. Ce qu'ils virent passe toute description.... Quand on commença le massacre, les soldats envoyèrent des volées de balles dans les maisons et les pillèrent ensuite. Ceux qui n'avaient pu s'échapper furent tués dans leurs maisons par les soldats. Dans une des maisons, ces messieurs virent deux jeunes mariées assassinées couchées sur des tapis ensanglantés, défigurées et presque nues. Dans une autre maison, dans laquelle deux hommes avaient été massacrés, tout était en ruines, les portes, les fenêtres en pièces, les murs dégradés, etc....*

* Erzeroum, 25 octobre 1895.

Les premières victimes furent quelques arméniens qui se trouvaient au palais du gouvernement. En les tuant au palais même, le gouvernement avait l'intention de faire croire que les arméniens avaient attaqué le palais et étaient morts dans le combat.

Les turcs ont égorgé quelques arméniens puis les ont *écorchés comme des moutons*, et les ont *pendus à des crochets*, dans les boucheries.

Haroutioun Fermanian, allant au secours de sa famille et se fiant aux soldats, fut *amené au corps de garde et atrocement tué.*

Le négociant Armenag Gontagdjian fut saisi devant sa maison par les soldats qui lui *coupèrent les mains, parce qu'il osait se défendre* avec son pistolet, et puis l'égorèrent.

Un groupe de turcs s'amusaient à *brûler en tas les corps* de ceux qu'ils avaient tués, après les avoir enduits de pétrole. Rangés en cercle autour du bûcher, ils regardaient avec de grands éclats de rire.

Le cimetière arménien offrait un spectacle épouvantable et navrant : des centaines de cadavres ensanglantés, mutilés, déformés, méconnaissables, entassés les uns sur les autres, et un grand nombre d'arméniens venus là au risque d'être tués en chemin, pour chercher leurs parents, leurs aimés parmi les cadavres....

Un enfant d'école pleurait amèrement pour sa mère. Nous lui disions, pour le calmer, que l'école était un endroit plus sûr, et qu'en ce moment sa mère elle-même ne devait pas être bien contente chez elle. A ces mots le pauvre enfant se mit à crier plus fort encore, en disant qu' « *il pleurait justement parce que sa mère n'était pas en sûreté à la maison.* »

La populace saisit un Arménien, malgré ses protestations d'amitié pour les musulmans ; on lui arrache ses habits ; *on coupe un morceau de chair de son corps et le met en vente* : « Bonne viande fraîche ! c'est pour rien ! » Pendant que le malheureux se roule à terre, les gens qui venaient de piller des magasins lui *versent du vinaigre ou quelque autre liqueur dans la blessure ouverte* ; il hurle de douleur et prie Dieu et les hommes de mettre fin à ses tourments. A ce moment arrivent ses deux petits garçons : l'aîné crie : « Haïrik ! haïrik ! (papa) vois ce qu'ils m'ont fait ! » et il montre la tête d'où le sang coule sur son joli visage ; l'autre âgé de trois ans et son jouet à la main.... On jette sur le père agonisant son fils en sang et on les tue tous deux ; le plus petit était toujours là avec son jouet, tantôt souriant à la vue des riches costumes des Kourdes, tantôt pleurant à la vue des corps gisant dans la poussière, jusqu'à ce qu'un coup de sabre met fin à sa vie.

KHNOUSS

« Trois cent-six des principaux habitants du district de Khnouss me remirent à mon départ d'Arménie la pétition suivante signée, en me demandant de la déposer devant le peuple de l'Angleterre.

« Nous vous assurons que la boucherie de Sassoun n'est
» qu'une goutte dans l'océan de sang arménien versé peu à
» peu et silencieusement par tout l'empire depuis la dernière
» guerre russo-turque. Année après année, mois après mois,
» jour après jour, des hommes, des femmes, des enfants
» innocents ont été fusillés, poignardés, tués à coups de
» gourdins dans leurs maisons, dans leurs champs, torturés
» d'une façon diabolique dans des prisons infectes ou aban-
» donnés en exil pour périr sous le soleil brûlant d'Arabie.
» Pendant le cours de cette longue et horrible tragédie, nulle
» voix compatissante ne s'éleva, nulle main ne s'étendit
» pour nous secourir.

» Cet état de choses dure encore, mais nous sommes déjà
» à la dernière période et le peuple arménien est à l'agonie.
» La sympathie européenne est-elle destinée à prendre la
» forme d'une croix sur nos tombes ? »

(Signatures.)

» Dans le village de Begli-Ahmed, je rencontrai une femme d'environ vingt-huit ans, couverte seulement de morceaux de tapis déchirés et sales, avec un garçon pâle et maigre de douze ans, qui toussait horriblement et avait l'air d'un enfant de six à sept ans atteint du typhus. Je lui demandai son histoire et voici ce qu'elle me dit :

» — Je m'appelle Atlass Manoukian ; je viens du village de Khrt (district de Khnouss). Nous étions dans l'aisance, mais les Kourdes nous prirent tout ce que nous possédions, tout, *effendi* ; cependant mon mari travailla pour moi et mon enfant, quoiqu'ils nous ordonnassent de partir. Un jour que j'apportais à manger à mon mari dans les champs, *ils me frappèrent à la tête et me déshonorèrent...*

» — C'était à midi, mère, à l'heure où mon père avait

l'habitude de manger, qu'ils vous firent cela, interrompit le pauvre enfant.

» Jamais dans ma vie je ne vis quelque chose de plus horrible que ces deux êtres misérables, sans amis, sans espérance, debout, tremblant de froid, l'enfant mourant témoignant que sa mère avait été déshonorée dans les champs par une troupe de Kourdes du voisinage. La mère continua :

» — Je me plaignis à l'officier supérieur, cheik Mourad, mais le Bimbashi (colonel) me frappa cruellement sur la tête et le dos et me renversa. Puis, au printemps dernier, pendant que mon mari semait du blé, Ali Mahmed arriva et le tua.

» — Avec une hache, mère, dit le petit.

» — Maintenant, nous sommes seuls au monde, errants et mendiants, et personne ne nous connaît, dit la femme.

» D^r DILLON. »

(*Contemporary Review*, août 1895, janvier 1896.)

KHNOUSSAPERT.

L'appel suivant est écrit par une femme arménienne instruite dans l'école missionnaire à Erzeroum. Ses parents la marièrent à l'âge de quatorze ans pour la soustraire aux outrages des Turcs et des Kourdes. Une nuit cependant, en l'absence de son mari, quelques Turcs pénétrant dans la maison, la traînent par les cheveux à la maison de Hussni-Bey, fils du sous-gouverneur. Le reste, on peut le deviner.

« Nous souffrîmes avec patience quand on nous prit notre blé, notre beurre et notre miel, et que nous restâmes pauvres et affamées, nous courbâmes la tête avec une douloureuse résignation quand nos parents furent massacrés par les Kourdes et les Turcs. Devons-nous de même rester silencieuses et soumises, à présent que notre race est empoisonnée à sa source ? à présent que des enfants-mères et des filles en bas-âge sont souillées et brutalisées par des sauvages ? Dites, sœurs chrétiennes, n'y a-t-il véritablement aucun remède ?... Nous ne demandons ni vengeance ni pri-

vilèges ; nous ne demandons que... Mais ai-je besoin d'être plus explicite envers des femmes et des sœurs ?... Quoique nous soyons arméniennes, nous sommes chrétiennes. Comme vous, j'ai été élevée dans une école protestante ; comme vous, j'ai appris à sentir et à penser ; comme vous, je trouve ma force morale dans la Bible... Pour l'amour du Dieu que nous adorons en commun, aidez nous, sœurs chrétiennes, avant qu'il soit trop tard, et recevez les remerciements des mères, des femmes, des sœurs et des filles de ma nation, ainsi que la gratitude de l'une d'elles pour qui, en dépit de son jeune âge, la mort serait une délivrance heureuse!...

« LOUCINE MOUSSEIGH DE KHNOUSSAPERT »

ERZINGIAN

* Erzingian, 22 novembre 1895.

C'est une chose prouvée que *le massacre a été fait par les soldats* ; la plupart des cadavres portent des blessures de baïonnette. Le jour était fixé d'avance, et l'on a vu pendant le massacre de *hauts fonctionnaires turcs qui criaient à la foule. « Egorgez les Giaours ! ne craignez rien ! »*

Trois semaines après le massacre, les autorités civiles ont présenté à l'Evêché la copie d'un télégramme devant être adressé au palais impérial et dont la teneur attribuait aux arméniens la responsabilité des massacres. Nous avons refusé de signer mais le gouvernement use de pressions pour arriver à ses fins.

BAIBOURT

Dans la ville de Baibourt lors du massacre du 12 octobre les quatre églises ont été saccagées et profanées. L'archimandrite Khorène Guroyan un vieillard vénérable (l'ancien curé des Arméniens à Manchester) a été massacré... *plusieurs jeunes filles ont été enlevées....* Lors de l'incendie, *quatorze femmes arméniennes ont été brûlées vives* dans leurs maisons en même temps que leurs enfants à la mamelle. On a éventré une femme enceinte et dépecé l'enfant qu'on avait arraché de ses entrailles.

* Baibourt, octobre-novembre 1895.

Dans les *prisons*, on infligeait aux prisonniers de terribles tortures; on leur donnait la bastonnade, on leur versait de l'eau glacée en grande quantité sur la tête, on leur trouait le corps avec des clous, et on les laissait sans nourriture pendant des journées entières. C'est par de tels procédés que les autorités ont réussi à obtenir certaines déclarations et dépositions conformes à leurs vues.

Les 29 villages arméniens furent en quelques jours ravagés par les hordes sauvages. Et comme ils n'étaient pas encore en assez grand nombre pour commettre toutes les atrocités possibles, *ils furent renforcés par des bataillons de soldats réguliers* envoyés d'Erzingian par Zéki Pacha. Le sang coula par torrent.... Ils détruisirent tout, couvent, église, école, maisons....

Dans le village de **Varazan** sur 115 familles arméniennes, 6 personnes seulement ont échappé à la mort.

Au village de **Lousshonk**, un grand nombre de femmes et de jeunes filles furent violées et suppliciées. Les monstres s'amusaient à enfoncer leur poignard dans la poitrine ou dans le cou des blessés et à l'y tourner comme une vrille. Ils en tuèrent plusieurs avec des haches, très lentement, en coupant morceau par morceau.

A **Ksanta** il y eut un massacre épouvantable : 400 personnes environ furent tuées. Les femmes se jetèrent dans les puits, environ 50 se tuèrent par d'autres moyens, pour ne pas tomber aux mains des Turcs. Plus de 100 femmes ont été dépecées, et beaucoup ont dû se convertir à l'islamisme.

A *Plour*, après avoir forcé les Arméniens à se convertir à l'islamisme, les hordes musulmanes les ont massacrés à coups de fusils, sous prétexte que, s'ils vivaient, ils resteraient attachés à la religion chrétienne dans le fond de leurs âmes. On a ajouté des turbans à la coiffure des survivants, nouveaux convertis et on les a conduits à l'église pour les obliger à faire la prière de namaz, suivant le culte mahométan, comme dans une mosquée.

A *Baibourt* et dans les environs le culte de la croix a complètement cessé.

III. PROVINCE DE BITLIS

BITLIS

* Bitlis, octobre-novembre 1895.

A Bitlis, on a torturé les *prisonniers* et c'est par de tels procédés qu'on leur a arraché un télégramme adressé aux autorités centrales dans lequel ils déclarent assumer la responsabilité des désordres dont ils avouent que les Arméniens sont les instigateurs. Les prisonniers nous avaient priés, au nom du salut du reste des habitants, menacés d'un nouveau massacre, de signer le dit télégramme. Nous avons dû nous conformer à leurs prières....

Après avoir obtenu ce premier télégramme, les autorités en ont rédigé un autre, qui contient des déclarations d'une responsabilité plus écrasante encore que le premier; on a obligé les arméniens de le signer sous de graves menaces. Il est impossible d'opposer un refus formel, car de nouveaux massacres s'en suivraient.

Vingt-deux villages sont détruits presque entièrement.

Le gouvernement nous a rendu les cadavres que nous avons enterrés dans des puits. Les Turcs en avaient déjà brûlé un bon nombre.

Rien que dans le village de **Guendzik** 23 personnes ont péri d'inanition ensevelies sous la neige. L'épouse et la bru du prêtre du village ont été enlevées.

Le ress du village arménien de **Maden** a été tué, sa fille et sa bru ont été enlevées.

Le maire du village **Kourtetizau** a été brûlé vif, après de terribles tortures.

Dans les douze villages arméniens du district de **Yéroum** (province de Bitlis) les églises après avoir subi les profanations ont été converties en mosquées. Ceux qui ont pu échapper à la mort ont été de force convertis à l'islamisme. Les prêtres

ont été obligés de se coiffer de turbans, leurs femmes ont été données en mariage à des nobles musulmans et ils ont été eux-mêmes forcés d'épouser les femmes de ceux-ci, après qu'elles avaient été divorcées de leurs premiers maris. On a aussi donné à ces prêtres une ou deux femmes Kourdes en plus, pour rendre leur changement de religion tout à fait définitif, par l'établissement de plusieurs liens à la fois.

Dans les familles comptant plusieurs frères, un ou deux de ceux-ci ont été massacrés pour que leurs femmes fussent mariées aux frères survivants, en conformité à la loi du chérif qui autorise ces sortes de mariages.

Prison de Bitlis.

La lettre suivante est écrite par quatre prisonniers de la prison de Bitlis et expédiée secrètement. Les passages les moins horribles peuvent seuls se traduire et se lire dans une langue civilisée.

Prison de Bitlis, Enfer, 28 mars (9 avril) 1895.

« Il y a cinq cellules dans la prison de Bitlis; chacune peut contenir de dix à douze personnes. En ce moment elles en renferment de vingt à trente. Aucune mesure sanitaire n'y existe; la malpropreté, en est, par conséquent, inconcevable. L'eau est plus que malsaine. Souvent on force les prisonniers arméniens à boire l'eau du *Khivilch* bassin dans lequel les musulmans font leurs ablutions.

Puis vient une description, courte mais émouvante, des traitements subis par les codétenus, dont beaucoup étaient morts. Par exemple :

« Malkhass Aghadjanian et Serop Malkhassian d'Avzout (Moush) furent battus jusqu'à perdre connaissance. Le premier fut marqué au fer rouge en huit places, le second en douze. Après cela, Serop subit d'autres tortures, impossibles à décrire. Hagop Séropian, du village d'Avzout, fut battu comme les précédents, puis au moyen d'un ceinturon mis à son cou, on le traîna dans la chambre des Zaptiehs, où on le marqua seize fois au fer rouge. On le força de se tenir debout pendant cinq jours et cinq nuits sans nourriture, on lui arracha les cheveux un à un, etc....

» Sirko Minassian, Garabed Malkhassian et Isro Asdvadzadourian du même village furent battus à outrance et eurent ensuite à subir les traitements non seulement les plus douloureux, mais encore les plus répugnants.

» Un autre malheureux prisonnier, Korki Mardoyan du village de Semal, fut forcé, après avoir subi toutes les tortures déjà mentionnées, de faire le *sheitantopou* (anneau du diable), réunion des supplices les plus barbares dont il ne fut délivré que par la mort. Il avait quarante-cinq ans.

» Deux autres Arméniens, Mekhitar Saforian, et Khatsho Baloyan, de Kakarlou (Boulanyk), moururent des mêmes tortures ; l'un avait treize ans, l'autre quinze. Un autre, Sogho Sharoyan, d'Alvarindj (Moush), fut lié comme un scélérat et amené dans la prison de Bitlis, ce lieu de tortures, et soumis à des peines indescriptibles. Enfin, Hambartzoum Boyadjian fut exposé à un soleil brûlant pendant trois jours, puis conduit avec d'autres prisonniers à Semal, où ils furent flagellés et enfermés dans une église, afin que celle-ci fût souillée....
Où êtes-vous chrétiens d'Europe et d'Amérique ? »

(Signé par quatre prisonniers.)

« Mais ce qu'est réellement la prison elle-même ne peut s'exprimer ; si l'on pouvait réunir par la pensée la *Star Chambre* anglaise, l'Inquisition espagnole, une cellule d'opium chinoise, un hôpital de fièvre jaune et le dernier cercle de l'enfer du Dante, le tableau qui en résulterait ressemblerait quelque peu à une prison turque. Les ordures, la puanteur, les maladies, la souffrance, sous des formes et à des degrés inconcevables pour un Européen, en constituent les traits matériels ; le caractère moral en comprend une méchanceté féroce et satanique, un plaisir infernal à voir souffrir des hommes, une fureur aveugle, le tout incarné dans des êtres abjects dont la ressemblance humaine est un vivant blasphème contre Dieu.

« Dans ces prisons se mêlent sans cesse des cris de souffrance et des éclats de joie contre nature ; de viles chansons forment l'accompagnement de gémissements déchirants, pendant qu'expirent des êtres agonisant depuis longtemps, sur lesquels ne tomberont d'autres larmes que les gouttes

fétides qui descendent des murs sur le sol fumant. En vérité, c'est un cauchemar horrible devenu une réalité... Dans un coin de ce nid de fièvre, on entend les gémissements d'un homme qui a les membres brisés ; dans un autre, un jeune homme se tord dans les derniers spasmes du choléra ou du poison ; au centre, une troupe de Turcs dont les yeux brillent de joie bestiale, entourent un jeune chrétien qui demande grâce d'une voix déchirante, pendant que ces démons l'outragent à mort.

« C'est dans de telles prisons qu'on a jeté des missionnaires, de vénérables ministres de la religion arrachés à leurs églises, des professeurs arrachés à leurs écoles, des marchands, des médecins, des paysans surpris à leurs foyers. Ceux d'entre eux qui refusaient de dénoncer leurs amis ou de commettre des crimes atroces étaient soumis à des traitements horribles. Beaucoup, par exemple étaient mis dans une guérite, au fond hérissé de piques aiguës où on les forçait de se tenir immobiles, sans nourriture ni boisson, pendant 24 et même 36 heures ; quand ils tombaient sans connaissance, on les réveillait par des coups et à la fin on les emportait inanimés. C'est ainsi que des centaines de chrétiens arméniens, dont les noms et l'histoire sont connus, souffrirent pour avoir refusé de signer des pétitions au sultan, dans lesquelles ils auraient accusé de haute trahison leurs voisins et leurs parents.

« D^r DILLON »

(*Contemporary Review.*)

SEGHERT

* Seghert, 13 décembre 1895.

On a tué ici 70 Arméniens et blessé un grand nombre. Les environs sont en feu... Le nombre des villages ravagés dépasse cent. On a vu sur les chemins et dans les champs, des centaines de corps de femmes toutes nues, souillées, déchirées, la plupart mortes ou agonisantes, quelques-unes ayant auprès d'elles des nourrissons encore vivants.

MOUCH

* Mouch, décembre 1895.

Les 37 villages arméniens des districts Khoulp et Khian (Ginge) sont entièrement pillés.

A Ginge, Djabaghtchour, Sikedé et Bézer, 16 villages ont été massacrés, les survivants ont embrassé l'islamisme.

A Slivan, Paravan, Zrikan et Bechéri 105 villages sont incendiés et massacrés, il n'y reste plus ni église, ni couvent, on les a tous transformés en mosquées.

La commission d'enquête arriva ici (Mouch). Elle commença par faire des reproches aux autorités locales de ne pas encore avoir réussi à arracher aux Arméniens *une pétition de gratitude au sultan*. Le pacha manda le président de l'Ephorie et le somma avec des menaces de signer un télégramme de remerciement. « Mais de quoi voulez-vous que nous remercions ? » demanda le président. « Cela ne vous regarde pas, répond le pacha, faites comme les autres. »

La commission a aussi envoyé des hommes pour prélever des impôts dans les villages de la plaine ; ces hommes torturent les pauvres gens complètement pillés, ils leur prennent le seul bœuf, le seul morceau de tapis qui leur reste et l'emportent au lieu de l'impôt ; ils envoient les hommes à la prison de Mouch pour signer des pétitions de gratitude.

La commission a obligé les notables de Mouch de désigner les patriotes qui se trouvaient parmi eux.

Le récit ci-dessous est pris littéralement d'un rapport du Vice-Consul anglais à Erzeroum. Ces scènes se sont passées dans le village de Semal, avant les massacres et quand tout était dans un état normal en Turquie.

« Azo, du village de Semal, ayant refusé de trahir les meilleurs gens de son village fut soumis à d'horribles souffrances auxquelles enfin il succomba.

» On lui administra d'abord la *bastonnade* dans une

chambre près de celle où sa famille et ses amis étaient enfermés, afin qu'ils pussent entendre ses cris. Ensuite on le dépouilla de ses vêtements et on attacha deux pieux contre son corps, depuis les aisselles jusqu'aux pieds ; on lui étendit les bras horizontalement, les mains supportées par d'autres pieux. Cette croix vivante fut ensuite attachée à un poteau et *la flagellation commença*. Les fouets laissaient des traces livides. Le malheureux était incapable de faire le moindre mouvement pour soulager sa douleur. Ses traits seuls, horriblement défigurés, montraient l'angoisse qu'il endurait. Toujours et toujours il suppliait ses bourreaux de le délivrer, disant : « Si vous voulez ma mort, tuez-moi avec une balle, mais, pour l'amour de Dieu, ne me tourmentez pas ainsi. » Sa tête seule étant libre, fou d'une douleur atroce, *il chercha à se briser le crâne contre le poteau*, espérant ainsi mettre fin à ses souffrances. Mais il en fut empêché par les gendarmes. On le questionna de nouveau ; malgré son état lamentable, Azo répondit encore : « Je ne puis souiller mon âme du sang des innocents. Je suis chrétien. » Rendu furieux par cette constance, Talib Effendi, le fonctionnaire turc, ordonna de lui faire subir d'autres tortures plus efficaces. On apporta des pinces pour lui *arracher les dents* ; mais Azo demeurant ferme, on ne continua pas longtemps ce genre de tourment. Ensuite Talib commanda à ses hommes d'*arracher les moustaches du prisonnier*, poil après poil. Les gendarmes exécutèrent cet ordre avec des éclats de rire infernaux. Ce traitement restant encore sans effet, Talib *fit cautériser le corps* de l'infortunée victime. On chauffa la pointe d'une broche de fer. On détacha les bras d'Azo de leurs supports et deux forts agents de police s'approchèrent et le saisirent de chaque côté. Pendant ce temps un autre gendarme lui piquait la paume des mains avec la pointe rouge. Pendant que sa chair brûlait ainsi, la victime criait de douleur : « Pour l'amour de Dieu, tuez-moi sur le coup ! » Ensuite les bourreaux retirèrent le fer rouge de ses mains et le lui appliquèrent sur la poitrine, sur le dos, sur la figure, etc. Après cela, on le força d'ouvrir la bouche, et *ils lui brûlèrent la langue* avec des pinces chauffées à blanc.

» Pendant ces traitements inhumains, Azo s'évanouit à

trois reprises, mais, en revenant à lui, il gardait la même constance.

» En même temps il se passait dans la pièce contiguë une scène déchirante. Les femmes et les enfants s'évanouissaient terrifiés par les gémissements et les cris du malheureux. Quand ils revenaient à eux, ils essayaient de sortir pour appeler au secours, mais les gendarmes de garde à la porte leur barraient le passage et les repoussaient brutalement à l'intérieur. »

Lettre adressée à un missionnaire par une jeune fille, son ancienne élève.

4 novembre 1894.

« Je vous prie et vous supplie instamment de vous souvenir d'une de vos anciennes élèves et de m'écouter quand je crie à vous pour obtenir votre sympathie et votre protection. J'ai été déshonorée. Oh! malheur à moi! mon jeune cœur ne connaît plus que douleur et chagrin! Des hommes sans foi ni loi m'ont enlevé ma pureté virginale. C'est H.-Bey, le fils du *kaïmakam* (sous-gouverneur turc résidant dans le village). C'était le soir entre six et sept heures. J'étais sortie devant la porte pour les travaux du ménage, quand tout à coup je me sentis saisie par quatre hommes. Ils étouffèrent mes cris, me menacèrent de mort et m'emportèrent de force dans une maison étrangère. Oh! les sombres heures! jusqu'à ce que reparut la douce lumière du soleil. Quoique ceci soit écrit à l'encre, croyez-moi, je l'écris en sang et en larmes! »

IV. PROVINCE DE VAN

Van, 14-22 juin 1896.

Le gouverneur général avait réussi à garder l'ordre dans la ville. Mais Saadeddin-Pacha, un commissaire envoyé par le sultan, excitait le fanatisme de la populace.

Dans la nuit du 13 au 14 juin, on entendit des coups de fusil ; c'était une troupe de contrebandiers kourdes qu'on avait surpris, mais on fit répandre le bruit que c'était des Arméniens et cela donna le prétexte longtemps désiré du massacre.

Le major Halim Effendi se rendit au quartier arménien d'Aikestan à la tête d'un fort détachement et ouvrit le feu sur les Arméniens. Aussitôt une foule en armes se rua sur les Arméniens, pillant, brûlant, détruisant tant que dura le jour. Des femmes et des jeunes filles furent emmenées dans des harems. Deux prêtres furent torturés et leurs corps jetés sur le fumier. Une centaine se réfugièrent chez un Turc influent ; deux jours après ils furent tués.

Le 16, l'attaque recommença dans d'autres quartiers arméniens, et la ville se remplit toujours plus de bandes kourdes.

Le 17, la cavalerie régulière des Hamidiés prit aussi part au massacre. Les Arméniens se défendirent de toutes leurs forces jusqu'au matin du 18. Alors, Saadeddin-Pacha fit avancer les canons, déclarant que si les Arméniens ne se rendaient pas, il ferait bombarder la ville tout entière.

Le 19 et les jours suivants les consuls anglais et perse persuadèrent les Arméniens de se rendre. Mais, sur ces entrefaites, dans la nuit du 20 au 21, eut lieu un nouvel assaut des Turcs. Six canons déversèrent leur feu sur les Arméniens, pendant douze heures. Partout c'était la terreur, le pillage et le carnage.

Le 22 juin, à midi, un coup de clairon mit fin au massacre qui avait duré 8 jours. Alors les Kourdes se jetèrent sur les villages environnants, où le massacre et le pillage furent encore plus atroces. Les maisons furent rasées, les hommes

tués, les femmes et les filles emmenées et vendues en Perse comme esclaves. Environ 20 000 personnes moururent, les champs furent dévastés, les semences anéanties, le bétail tué ou volé. Beaucoup d'Arméniens furent forcés de passer à l'Islam, d'autres s'enfuirent; les églises et les couvents furent pillés et incendiés, entre autres le célèbre *Varak*.

En ville, le nombre des tués s'éleva à 1000. Deux cents femmes et jeunes filles furent conduites à la caserne et livrées aux soldats. Les pertes matérielles sont incalculables: 3000 maisons pillées, 600 incendiées, 5 églises profanées, 6 écoles réduites en cendres.

Ensuite on obligea plusieurs Arméniens haut placés à déclarer que les troubles sans importance de Van avaient été occasionnés par des malfaiteurs arméniens.

Maintenant c'est le silence de la tombe et la terreur qui règnent.

La lettre suivante était écrite avant les derniers grands massacres.

Van, 20 novembre 1895.

« La population chrétienne tout entière est ruinée. Plus des deux tiers de tous les villages chrétiens de la province de Van sont absolument dépeuplés; leurs habitants ont été ou tués, ou capturés, ou chassés de leur pays... La ville est pleine de fugitifs affamés, qui errent sans abri, sans lit, sans vêtements convenables et sans nourriture. Aujourd'hui une femme m'amène un garçon de sept ans que les Kourdes ont jeté dans un four où il a été horriblement brûlé. Une autre mère me raconte qu'elle a entrepris de fuir avec trois enfants de moins de sept ans. Lorsqu'elle vit qu'ils ne pouvaient pas tous marcher, elle a pris l'un sur son dos, l'autre dans ses bras, puis, enveloppant celui de trois ans dans un morceau de ses vêtements, le cacha dans les rochers pour venir le chercher plus tard. Mais, hélas! ayant couru à la ville avec les deux autres, une distance de quatre heures, lorsqu'elle revint vers son enfant, elle le trouva mort de froid. Puis c'est un homme qui arrive avec sa famille composée de sept membres, tous à moitié nus. Il a une blessure sur la tête et une autre sur le dos et, l'os de son bras droit est saillant. Un autre père de famille arrive avec le bras

gauche brisé, pleurant le sort de ses quatre enfants abandonnés à leur sort dans le village.

» Le gouverneur de Van répond tout uniment à ceux qui s'adressent à lui pour secours qu'il n'a point d'ordre pour agir.

» (Miss) GRACE KIMBALL (M. D.). »

Dans le district de *Candjgan*.

On a *coupé la langue et les membres* à l'abbé Bedross, Supérieur du couvent de Sarp, puis il a été immolé dans les tortures les plus atroces.

Dans le district d'*Adeldjevaz*, les églises des seize villages ont été pillées, et toutes sortes de profanations ont été commises. En plusieurs endroits, les Kourdes revêtant des habits ecclésiastiques et tenant en mains la Croix et l'Evangile,... se sont livrés à des danses dévergondées,... dans le but de ridiculiser la religion et le culte des chrétiens.

Van, 15 novembre 1895.

Les soldats envoyés pour le rétablissement de l'ordre et la restitution des biens pillés résident dans les villages qui avaient échappé au pillage; ils en consomment les provisions. Aucun des pillards n'a été châtié.

L'abbé Sahak (Khizan) et un prêtre *ont été tués et leurs corps écorchés*; les assassins après avoir empaillé leurs cadavres les ont pendus à un arbre.

La population entière des villages pillés est nue; on voit partout des gens qui *couvrent leur nudité avec des herbes*, et se nourrissent avec ce qu'ils peuvent trouver dans les champs; des milliers d'affamés, dans un état de misère indescriptible et n'ayant pas même de vêtements, arrivent chaque jour à la ville et demandent du pain et des vêtements.

AGHTAMAR

D'une lettre du patriarche d'Aghtamar (Van) écrite avant sa mort.

* Aghtamar, 19 décembre 1895.

Le malheureux peuple, sans armes, et en état de parfaite soumission, a été massacré sans pitié; les villes et les cam-

pagnes ont été dévastés et ont souvent été la proie des incendies allumés par des mains criminelles.

Des ecclésiastiques ont été décapités et écorchés vifs, des gens du peuple de tout âge et de toute condition ont été livrés à toutes sortes de tortures avant d'être assassinés, et ceux qui ont pu échapper au fer des bourreaux, ont dû se réfugier dans les cavernes et sur les pics des montagnes, ou émigrer en pays étranger, en se sauvant au milieu de mille dangers. Des femmes et des jeunes filles ont été outragées; un grand nombre d'enfants ont été rendus orphelins; partout on a rencontré des parents cherchant, éplorés, les traces d'un fils ou d'une fille perdus; et comme si tous ces malheurs n'étaient pas assez, une famine des plus affreuses est venue mettre le comble aux souffrances des survivants, qui sont torturés par le manque de vivres, pendant qu'ils pleurent la perte de ceux qui leur étaient chers et de leurs biens.

Mais ce qui peut, par-dessus tout, faire saigner le cœur de tout croyant, ce sont les profanations de nos saintes églises et de nos couvents, le pillage des objets sacrés et les outrages dont la sainte religion chrétienne a été l'objet. Jamais dans le passé la nation arménienne n'a eu de si grands malheurs à déplorer. Nous pouvons ajouter qu'aucune nation chrétienne n'a été victime de procédés aussi cruels. En effet quelle est la nation dont le clergé ait été forcé d'abjurer sa foi et de contracter même des liens matrimoniaux afin de prouver la prétendue sincérité de sa conversion?

L'archimandrite Bedross a été dépecé par chaque articulation; on lui a coupé la langue, on ne l'a achevé qu'après lui avoir fait subir les plus atroces tortures.

On a attaché deux frères avec des cordes et on les a cloués à terre en les perçant avec des pals.

...Vieux pasteur de ce troupeau sans maître, nous adressons d'ardentes prières à Notre Seigneur Jésus-Christ de vouloir bien, dans son immense pitié, tourner son regard rédempteur vers cette malheureuse nation, faisant compatir sur son sort les puissants de cette terre, la sauver de cette tuerie sans nom et des atrocités auxquelles elle se trouve livrée, à la grande honte de la civilisation de ce siècle.

V. PROVINCE DE KHARPOUT

KHARPOUT

* Kharpout, 14 décembre 1995.

Les faits suivants prouvent que les massacres ont été bien préparés par les autorités.

1° Raghîb Pacha et Mustafa Pacha ont entrepris un voyage pour réconcilier les Aghas et les Beys Kourdes. 2° On a relâché ceux des chefs de tribu et des notables Kourdes qui pour diverses causes se trouvaient en prison.... 3° Une distribution générale de fusils Martini leur a été faite du dépôt militaire.... 4° Les soldats des garnisons de Kharpout et d'Arapkir se sont changés réciproquement pour que les auteurs des massacres restent inconnus. 5° Les rédifs ont été appelés sous les armes, afin, disait-on, de protéger les Arméniens. Une grande partie de ces rédifs ont été habillés, de nuit, en paysans et envoyés dans les villages pour y commettre toutes sortes de déprédations.

A **Kharpout** on a tiré des coups de canon sur les bâtisses appartenant aux missionnaires américains, qui ont pris feu et ont été brûlés. On a de même réduit en ruine par des coups de canon l'église et l'école arméniennes.

On a proposé au prêtre Der-Hagop d'abjurer sa foi. Celui-ci a répondu qu'« il croyait en Dieu et à tous ses prophètes. » Cette réponse évasive n'a pas contenté les Turcs ; 50 soldats ont mis leurs épées au clair et déshabillant le prêtre, ont appuyé les bouts de leurs épées sur sa poitrine... à cette menace, le prêtre a perdu la raison et a commencé à proférer des paroles incohérentes avec des mouvements qui ne laissaient aucun doute sur l'état de ses facultés mentales. Les Turcs l'ont alors envoyé à la prison, disant que la religion musulmane n'admettrait pas la conversion d'un fou.... Le pauvre prêtre se trouve au cachot depuis.

Mustafa Pacha a fait habiller plusieurs gendarmes Kourdes

en paysans et invitant les Métropolitains arméniens et arméno-catholiques et deux notables arméniens auprès de lui, a fait dire en leur présence à ses Kourdes que les Arméniens ayant empêché les paysans Kourdes de transporter du bois et du charbon pour vendre à la ville, ceux-ci avaient décidé de les attaquer et de les massacrer. Les Métropolitains ont en vain protesté contre ces machinations.

A **Pertag**, les gendarmes, promettant aux Arméniens de les défendre s'ils ouvraient les portes et les recevaient, les ont entraînés dans un guet-apens... car *aussitôt entrés dans les maisons ils ont donné le signal du massacre.*

A **Itchmé** on avait épargné la vie à 40 notables en leur permettant de se réfugier dans l'église. Un cheik revint sur la question et, blâmant la modération avec laquelle on avait agi envers ces 40 Arméniens il leur proposa de se convertir à l'islamisme. Les Arméniens refusèrent; le cheik *les a fait alors égorger un à un sur le seuil de l'église* et, ne voulant pas toucher ces chiens de Giaours afin de ne pas se souiller à leur contact, il a épargné la vie du sacristain et lui a ordonné de transporter les cadavres des victimes vers le fleuve.

A **Boussou** les habitants se sont défendus trois jours; après quoi les soldats réguliers arrivèrent vite au secours des assaillants, et pénétrant dans le village massacrèrent les habitants.

Les Arméniens se sont réfugiés dans l'église, leur seul refuge; mais les assaillants, après avoir formé un cordon autour de l'église, *y ont mis le feu.* Une partie des réfugiés y est devenu la proie des flammes, ceux qui tentèrent la fuite tombèrent par le fer; le reste a été enfin converti de force à l'islamisme. Les jeunes femmes et les vierges enlevées ont été mariées de force à des Turcs.

A **Khoukhouli** le tyran Haji Bego, a fait *couper en quatre une femme* et a fait exposer les différents morceaux du cadavre pendus à des poteaux.

Par l'ordre du même tyran, une autre femme a été complètement dépouillée de ses vêtements, et promenée nue dans le village.

De sa propre main il a tué 100 personnes.

Au couvent de **Partzrahiyatz** on a proposé à l'archimandrite Othannes d'abjurer sa foi. Celui-ci obtint un délai de

deux heures et se mit à prier Dieu en pleurant à chaudes larmes. Les Turcs sans attendre la fin du délai, se mirent à *dépecer le corps du vieillard, en commençant à couper chaque articulation de la main*. Arrivés aux coudes, ils lui proposèrent de nouveau d'embrasser l'islamisme. L'archimandrite répondit avec calme. « Je crois en Dieu le Père, en Jésus-Christ son fils, et au Saint-Esprit ». Alors les Turcs furieux l'amènèrent devant le seuil de l'église et l'égorèrent. Son cadavre avec celui des autres a été dévoré par les animaux.

A **Kesserik** les Arméniens se défendent d'abord. Les autorités envoient alors des soldats qui, promettant de les protéger, désarment les Arméniens. Mais aussitôt que les soldats emportant les armes, se retirent du village, les assaillants entrent et massacrent.

On a *versé du pétrole sur la barbe* du photographe Mardiros et y mettant le feu on l'a brûlé vif. Sa femme a été assassinée.

Un *boulangier turc déclare avoir tué 97 Arméniens* en leur coupant préalablement le nez et les oreilles, etc. Il se vante de s'être promis d'en tuer encore trois autres afin de parfaire le chiffre de 100.

A **Husseynik** les fonctionnaires du gouvernement et les beys et notables Kourdes ont convaincu les Arméniens par des serments au nom du prophète et au nom de leur « *nikiahs* » (mariage) que jamais on ne toucherait à eux s'ils remettaient leurs armes aux autorités. Néanmoins un régiment de soldats réguliers est venu le lendemain assiéger Husseynik, dont le fort a été occupé par un détachement; le signal du massacre a été donné par une sonnerie de clairons... On a égorgé les Arméniens comme des moutons.

Le prêtre Der-Ohannes ayant répondu par le signe de la croix à l'invitation qui lui avait été faite d'abjurer sa foi et de prononcer le credo musulman, a été assassiné et dépecé. Il a expiré en répétant les paroles de l'Évangile: « Père! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Le soir ils ont conduit les femmes et les jeunes filles arméniennes au dépôt militaire et 600 soldats environ ont assouvi leurs passions immondes sur elles; après quoi les pauvres victimes ont été massacrées.

Deux canons menaçaient Husseynik, deux, Kharpouth et deux, Mezras.

Dans une maison on a tué tous les membres de la famille, parce que le père a essayé de les défendre. Un seul enfant en bas âge a échappé.

M. Atlasian, un jeune pasteur protestant, qui avait fait ses études dans le collège américain, s'enfuit de sa paroisse à Kharpourt, pendant le massacre. Il réussit à arriver à la maison de sa mère, avec sa femme. Le lendemain, quoique le massacre eût pris fin, une troupe de soldats força les portes et le menant dehors avec sa femme, *leur ordonna d'embrasser l'islamisme. Ils refusèrent et furent immédiatement achevés*, la femme la première et lui après. Dans les environs de Kharpourt 11 pasteurs protestants préférèrent la mort plutôt que d'embrasser l'islamisme. Une véritable croisade musulmane est en mouvement.

La lettre suivante vient d'un Européen, qui a visité les lieux six mois après les grands massacres.

Le village de *Houilou* était le plus grand et le plus riche de la plaine de Kharpourt, il possédait trois belles églises arméniennes (grégorienne, catholique et protestante), les maisons étaient larges et à deux étages. Mais la ruine fut complète. Les murs seuls restent. Ceux qui ont échappé vivent dans des écuries et dans les encoignures des maisons en ruines, sans meubles et sans lits. Et comme ils n'ont pas de linge de rechange, *ils demandent un peu de savon pour laver ce qu'ils ont porté jusqu'ici*. Comme dans la plupart de ces maisons, il n'y a aucun ustensile de cuisine, *ils se servent des débris de caisses de pétrole pour y cuire leur nourriture....*

J'ai appelé les enfants autour de moi et demandé à l'un d'eux *s'il avait mangé du pain aujourd'hui. Il répondit : Non. — Qu'as-tu donc mangé? — De l'herbe*. Je lui demande qui est son père, et les gens du village me répondent qu'il est orphelin....

Dans les maisons, lorsque j'ai demandé s'ils avaient du pain, *les femmes en se détournant ont fondu en larmes*. Dans chaque maison il y a *un tas d'herbe ramassé dans les*

champs, c'est leur seule nourriture... Nous nous sommes assis par terre en dehors du village pour parler un peu avec eux et les enfants assis autour de nous arrachaient l'herbe et mangeaient. La vue de ces villages me hante jour et nuit.

ARAPKIR

Lettre d'un ami.

* Arapkir, 26 octobre 1895.

Les autorités locales étaient toutes occupées aux préparatifs du massacre. A Malatia, à Kharpouth... la police elle-même avait distribué des armes aux Kourdes et aux Turcs. Dans notre ville et aux environs on avait même armé les Turcs de fusils Martini.... Depuis les vieillards jusqu'aux enfants de 11 ans, ils étaient tous armés....

Le vali répondit par des mots rassurants à notre demande de protection. Il dit qu'il avait déjà donné l'ordre de calmer les troubles. Il les calma à sa façon....

Les troubles allèrent en grandissant. Les Arméniens fermèrent leurs magasins et leurs boutiques, s'adressèrent au gouvernement local et le prièrent de conjurer le malheur qui les attendait. Ils furent brutalement réprimandés et on les força de rouvrir leurs boutiques.

Le 25 octobre, mercredi, on manda le Métropolitain et on lui dit de donner l'ordre aux Arméniens de livrer toutes leurs armes.

— Mais les Turcs, répondit le Métropolitain, sont tous armés, c'est à eux de commencer à livrer les armes....

— Cela ne vous regarde pas, dirent les hommes du gouvernement, les Turcs ont le droit de porter des armes, et vous, vous ne l'avez pas: faites ce qu'on vous ordonne, sinon c'est la mort qui vous attend.... A une heure de l'après-midi on commença à tuer et à brûler....

On jeta les uns dans le feu, on pendit les autres la tête en bas comme des moutons et on les écorcha; quelques-uns furent mis en morceaux à la hache ou à la faucille; on en arrosa d'autres avec du pétrole et puis on les brûla, on en enterra plusieurs tout vifs; un grand nombre furent

décapités, et on hissa les têtes au bout de longues perches. On en attachait avec des cordes des cinquantaines ensemble, on les fusilla et puis on les dépeça avec des haches et des sabres. On sema de la poudre sur les cheveux des femmes et puis on y mit le feu, on leur arracha les seins, on les écartela, on éventra les femmes enceintes et l'on retira de leurs entrailles les fœtus, qu'on tua....

Ils nous prirent nos biens, ils brûlèrent nos maisons, ils souillèrent nos filles et nos femmes, ils forcèrent un grand nombre de nous à se convertir à l'islamisme, et tuèrent ceux qui s'y refusèrent. Ceux qui purent s'échapper et se cacher sont arrêtés et gémissent en prison, tout nus et affamés;... et maintenant, après tout cela, ils forcent ces pauvres prisonniers à signer une pétition déclarant que les provocateurs des troubles furent les Arméniens!

Parmi ceux qui exécutèrent les massacres se trouvaient 1600 soldats réguliers. Dans la ville on a compté jusqu'ici 3000 corps d'Arméniens, sans compter les tronçons de cadavres. Des 3000 maisons arméniennes il ne reste plus que 150 maisons à demi ruinées, toutes pillées.

A Arapkir le massacre prit un caractère particulièrement atroce, et les assaillants se donnèrent libre carrière.

Fragments d'une autre lettre.

* Arap, 29 décembre 1895.

Et maintenant *on nous force à signer des pétitions de gratitude au sultan!* On veut même nous faire dire que c'est nous-mêmes qui avons fait tout cela. Sont-ils donc fous, les Arméniens, pour se tuer les uns les autres et pour brûler leurs maisons? L'Europe est-elle donc si stupide qu'on n'ait pas honte de vouloir la tromper par des moyens si absurdes?...

Notre misère est extrême. Les survivants du massacre, des femmes, des vieillards, des enfants, malades, à demi-nus, souffrant de faim et de froid, errent de rue en rue, frappent à la porte des maisons qui ont échappé à l'incendie. Ils mendient, mais personne n'a rien à donner. On mange des herbes.

Aidez-nous, mon frère! Aidez-nous bien vite... N'ayez pas honte; adressez-vous aux étrangers, aux Européens, faites appel à leurs sentiments d'humanité. Nous sommes des hommes et nous sommes des chrétiens, nous avons réussi à conserver notre nationalité dans les siècles barbares: et maintenant en pleine civilisation laissera-t-on un gouvernement monstrueux supprimer notre race? Quelle faute avons-nous commise? Pourquoi nous fait-on souffrir de la sorte? Est-ce là le progrès? Est-ce qu'on nous hait parce que nous sommes un des éléments essentiels du pays? Est-ce qu'en demandant la sécurité de notre vie, de notre honneur et de nos biens nous devenons des insurgés? Quelle est donc notre faute? *C'est parce que nous sommes chrétiens, nous sommes civilisés et honnêtes!*

Lettre d'une femme.

* Arap, je ne sais quel jour de novembre 1895.

On a massacré, pillé, incendié, pendant huit jours; il y a un vacarme inouï, des voix infernales, des cris de petits enfants qui crient: « Oh! Dieu, maman!... » D'autres qui crient: « Au secours! au secours! » Les balles tombent sur nous comme de la grêle... Ils arrivent le sabre à la main...

Nous nous trouvons maintenant au quartier turc dans une maison à 7 chambres; nous sommes 100 personnes, femmes, jeunes filles, enfants et quelques hommes, tous blessés; tout le monde pleure et gémit; nous n'avons rien pour mettre sur leurs blessures; pas même de quoi les bander. Nous n'avons pas de linge pour nous changer. On est empêché de dormir par des cris et des gémissements. S'il nous arrive même de dormir un instant, nous sommes réveillés par la voix des enfants qui, effrayés par des rêves, crient: « Ils viennent! ils viennent! ils veulent nous égorger, nous jeter au feu! au secours!... »

Heureux ceux qui mentent dans un pays libre et n'entendent pas ces cris de douleur!... Nous souffrons de la faim; nous n'avons à manger que quelques cuillerées d'orge bouillie par jour... Même avec de l'argent on ne peut plus trouver de quoi manger. Car nous n'avons plus d'hommes valides, ils

sont tous blessés, et ceux qui ne le sont pas se trouvent en prison.

Il y a quelques jours, quelques blessés sont morts dans une maison voisine, mais les corps sont restés à la maison faute d'hommes pour les porter au cimetière. On a attendu quelques jours, puis *quelques femmes les ont trainés jusqu'au jardin de l'église, où elles les ont jetés*. Le seul prêtre qui vit encore se trouve dans la prison. On a tué les deux pasteurs protestants. Le prêtre des catholiques a échappé à la mort, mais on l'a pillé, il n'a plus ni vêtement ni chaussures pour conduire les morts au cimetière....

Nous sommes à demi-nus, on a pris même les robes des femmes, on nous a laissé les nôtres, mais on a pris nos manteaux. Les bottines de ma mère étant usées on ne les prit pas, mais les miennes étant neuves, ils les emportèrent.

On a tué mon père, on a tué mon grand-père, on a tué mes oncles, on a tué l'oncle de ma mère, mais on n'a pas tué ma mère, c'est ce qui nous console. On a tué notre ami A. et sa femme, ils laissent quatre petits enfants qui pleurent, demandant leur mère. On a tué B. et sa femme, ils laissent cinq enfants dont deux sont encore nourrissons; n'ayant personne pour leur donner à têter, on les nourrit d'eau d'orge bouillie.

Oh Dieu, Dieu, Dieu, tu n'entends pas nos voix! entends au moins les cris de ces petits enfants sans père ni mère! Quand est-ce que tu nous entendras. Nous désespérons de toi, nous t'avons cent mille fois crié: « Seigneur, fais que la terre se déchire et nous engloutisse et nous délivre des mains de nos bourreaux! » Tu ne nous as pas entendus, et maintenant nous nous disons: « Heureux ceux qui moururent avant cette ère maudite, sans le feu ni l'épée, de leur mort naturelle! pourquoi, nous aussi, ne sommes-nous pas morts alors? Nous n'aurions pas entendu ces gémissements d'enfants. »

Si l'on n'avait pas, au moins, brûlé nos maisons, nous aurions préféré nous retirer chez nous, loin les uns des autres, pour ne pas entendre ces gémissements.... Dieu! Dieu! jusqu'à quand pleurerons-nous? et n'entendras-tu pas notre voix?

Lettre d'un père.

* Arap, novembre 1895.

Plusieurs des survivants ont embrassé l'islamisme pour la forme. Toutes nos églises ont été changées en mosquées. Ils ont jeté tous les livres saints dans la rivière et ont emporté tout ce qui se trouvait de sacré. Les pasteurs ont été assassinés sur place, sauf un dont ils ont fait un Mollah...

Il n'y a pas moyen de se procurer un morceau de pain. Les petits enfants complètement nus et n'ayant pas à manger crient: « Pain! pain! » On a même enlevé les habits que nous avions sur le corps!...

Le plus haut fonctionnaire appela les notables arméniens, et leur dit: « Si vous voulez être délivrés, il faut que vous vous convertissiez tous à l'islamisme. » Ceux-ci objectèrent qu'il faudrait avertir de cela le peuple. Consultés, les chrétiens répondirent: « Nous ne voulons point changer notre religion, que le gouvernement fasse de nous ce qu'il voudra. Le lendemain même les massacres recommencèrent qui durèrent de 8 heures du matin jusqu'à 2 heures après minuit.

Dès lors tout ce qui reste en fait de jeunes filles ou de femmes, ils les forcent, sous menaces, de se convertir à l'islamisme, et se marient avec elles. Depuis trois jours nous n'avons presque rien mangé.

Hélas, je n'ose te dire encore... On allait me tuer aussi, si je continuais de refuser de leur livrer ta sœur. Déjà tout avait été enlevé, couvertures, matelas, habits, vivres et même combustible, quand on vint réclamer notre fille. Moi je résistais, prêt à tout. Seulement quand elle m'a vu la gorge sous le sabre et mort si je ne la rendais pas, elle se jeta d'elle-même aux pieds des turcs criant: « Me voilà, épargnez mon père. » Ils l'ont emportée!

Pour les autres qui restent, hâte-toi de nous secourir, mon cher enfant, car nous manquons de tout, et ce qui est plus terrible nous avons faim.... Depuis 3 jours nous n'avons presque rien mangé.... Tes frères, tes sœurs crient: pain! pain! S'il m'est possible de faire entendre raison aux grands, comment faire taire les tout petits ?

EGHIN

* Eghin, 28 novembre 1895.

Le spectacle était bien étonnant! *Cinq jours de suite ils pillèrent*, ils ne laissèrent rien dans les maisons, pas même un matelas pour s'asseoir dessus.... Les petits enfants crient en pleurant: du pain! du pain!... Pendant deux jours j'ai erré par-ci par-là, tenant dans mes bras le petit Kégham. Notre vieille tante Eva (celle qui a été à Jérusalem) fut coupée en morceaux, sous nos yeux, parce qu'elle ne voulut pas embrasser l'islamisme....

Nous sommes nus, chers frères, nous sommes dépourvus de tout; hâtez-vous de nous venir en aide. Désormais si vous m'écrivez, mettez sur mon adresse mon nouveau nom musulman: Moustafa....

Les assaillants ont brisé les portes des habitations, et se sont emparés de tout ce qu'ils ont trouvé: bijoux, meubles, provisions, habits et même le charbon, le bois de chauffage. Ils ont détérioré ou réduit en morceaux tout ce qu'ils n'ont pas pu emporter, ne laissant absolument rien aux habitants, qui ne possèdent actuellement pas même des haillons pour couvrir leur nudité....

Ils ont réuni les Arméniens et les ont forcés, les armes à la main, de se convertir. C'est en vain que les Arméniens ont prié de leur laisser au moins leur sainte religion. Ali Efendi, le professeur à l'école Rushdié, a crié qu'il ordonnerait le massacre complet des Giaours s'il se trouvait des récalcitrants; ainsi la population arménienne, devant un danger immédiat, a feint de se convertir à la religion musulmane. Ali Efendi a alors conduit les Arméniens à l'église où il est monté au clocher et y a récité l'Ezan et la foule faisait dans l'église la prière de Namaz à la manière musulmane. Les Arméniens ont été obligés de porter des turbans et de s'habiller comme des Musulmans.

Le *cadi* d'Aghin a présenté l'étendard de Mahomet aux Arméniens des villages du district avec ordre formel de

massacrer tous ceux qui ne passeraient pas sous cet étendard, c'est-à-dire qui ne se déclareraient pas mahométans. Hélas! tous ces malheureux Arméniens, épouvantés, ont dû se soumettre à ces injonctions. Leurs églises, après avoir été pillées, servent maintenant de mosquée. La vie de ces infortunés paysans est exposée à de grands dangers, si jamais ils osent montrer la moindre négligence ou insouciance dans l'accomplissement des devoirs de leur nouvelle religion. Les autorités du *nahie* exigent maintenant d'eux qu'ils affirment sous signature qu'ils ont embrassé l'islamisme de plein gré.

Les habitants du village d'*Antcherti* ont dû également signer une déclaration dans ce même sens. Il est inutile d'ajouter que des noms musulmans ont été imposés à tous ces paysans et qu'on exige d'eux à présent qu'ils établissent des liens de parenté avec leurs nouveaux coreligionnaires par des mariages réciproques.

SCHEPIK

* Schepik, 2 novembre 1895.

« 400 hommes surprirent le village et exigèrent 100 livres turques (2300 fr.) comme rançon; on les paya. Mais les agresseurs demandèrent en outre nos montres. Cela fait, ils exigèrent nos armes. Les armes, une fois livrées, ils nous prirent tout : blé, vaches, chèvres, etc.

» Nous envoyâmes sept jeunes gens à la ville pour renseigner le gouvernement; on les jeta en prison.

» Le lendemain, les Turcs des villages voisins menacèrent de nous tuer si nous ne quitions pas nos maisons. Ainsi, nous fûmes forcés de nous enfuir. Nos demeures furent pillées et durant huit jours ont été brûlées. Dix seulement des plus pauvres restent debout. Les Turcs se ruèrent sur les femmes et prirent leurs souliers et leurs vêtements.

» Au huitième jour, ils arrivèrent jusqu'à nous, qui nous étions réfugiés au bord du fleuve, et tuèrent le pasteur Melkon et le frère Boghos qui refusèrent de renier leur foi. Ils choisirent 40 jeunes gens qu'ils emmenèrent avec eux. Priant et chantant, ces jeunes gens partirent pour ne plus revenir,



après avoir baisé la main de leurs parents (c'est la coutume du pays pour embrasser). Après qu'on les eut rassemblés sur une place isolée, on les prit deux à deux, les menaçant de mort s'ils ne changeaient pas de religion. S'y étant refusés, on les massacra. Cinq d'entre eux seulement échappèrent à la mort en s'enfuyant et en restant cachés dans des cavernes pendant douze jours.

» Quant au reste des habitants du village, privés de leurs maisons et de leurs biens, ils errèrent plusieurs jours dans les montagnes. Une partie se dispersa, une autre retourna au village et habite les dix maisons qui restent. Ils sont sans vivres, sans lits, sans argent; 53 jeunes gens ont été tués, et le nombre des veuves et des orphelins est grand.

MALATIA

* Malatia, 10 novembre 1895.

Les rues sont actuellement bondées de malheureuses victimes, parmi lesquelles on voit souvent des vierges et de jeunes femmes à moitié nues, et des vieillards n'ayant pas même la force de marcher. A cause des rigueurs de la saison nombre de ces malheureux sont morts de froid et leurs cadavres ont été trouvés dans les rues de la ville et sur les chemins des alentours.... Beaucoup de conversions forcées ont eu lieu, et de nombreuses femmes et jeunes filles ont été enlevées et livrées aux derniers outrages.... Des sept églises arméniennes de la ville aucune n'est restée debout....

Après nous avoir livrés à tant de malheur, on ne nous permet pas même de pleurer; on ne nous laisse pas adresser des lettres à nos parents et amis... on ne nous remet pas les lettres arrivées d'eux à nos adresses.

VI. PROVINCE DE DIARBÉKIR

DIARBÉKIR

Les massacres de cette ville furent longuement et habilement préparés par les Turcs. La nomination d'Enis-Pacha au poste de gouverneur général fut néfaste aux chrétiens dont ce fonctionnaire était un ennemi acharné. Ce vali, vrai fléau des chrétiens, demanda tout d'abord à son souverain l'autorisation de punir comme il l'entendait les paisibles Arméniens qu'il qualifia d'insurgés. Des hordes inconnues, affublées d'étranges costumes, commençaient à circuler dans les rues de Diarbékir.

Terrifiés, les pauvres chrétiens ferment leurs boutiques et n'osent plus sortir. Mais, sur les assurances et les exhortations du chef religieux des Arméniens et du consul de France, que le vali, jurant sur son honneur, avait lâchement trompés, ils ont dû rouvrir leurs magasins pour ne pas être accusés de provoquer les représailles des mahométans.

Au jour fixé et sur le signal convenu, les musulmans, armés de tous les engins de mort possibles, se ruent d'abord sur les marchés, où ils égorgent sans pitié tous les négociants et boutiquiers avec leurs commis.... Les troupes régulières, chargées de prêter main forte à ces hordes sauvages et sanguinaires, avaient eu soin de barrer toutes les issues et elles éventraient à coups de baïonnettes les malheureux fuyards qui se dirigeaient vers elles dans l'espoir d'être protégées.

Environ 1800 magasins sont complètement saccagés pendant l'espace de quatre heures, puis réduits en cendres par les flammes du pétrole.

Ah! si encore ils se contentaient de piller et d'incendier!... le courage me manque pour tracer ici le révoltant tableau de ces abominations qui dépassent en turpitudes tout ce que l'imagination peut inventer.

Après cela, la proposition de renier la foi est d'abord faite

au père de famille qu'on a pris la précaution de ligoter ; si celui-ci témoigne de la fermeté, *ses enfants sont torturés, sa femme et ses filles subissent de nouveaux outrages*, et si le courageux chrétien persiste, malgré tout, dans son héroïque résolution, on *égorge sous ses yeux toute sa famille*, et lui-même est ensuite immolé sur les cadavres encore tout chauds des siens.

Le lendemain, lundi, Enis-Pacha rassemble les notables musulmans et chrétiens et prononce devant eux un discours dans lequel il rend les chrétiens responsables des désordres de la ville. Ce n'est pas tout ! il extorque par la violence, de ces malheureux terrorisés, *une déclaration écrite à l'adresse du sultan et dans laquelle ils avouent leur culpabilité*.

A **Tchunguch** (près de Diarbékir), l'église, l'école et la cure protestante furent incendiées, le pasteur lui-même, gravement brûlé fut mené dehors, on lui donna à choisir l'islamisme ou la mort. A la fin des trois jours accordés, il choisit la mort ; 680 Arméniens furent tués et le reste forcé d'embrasser l'islamisme.

PALOU

* 25 novembre 1895.

A **Palou** (la ville), l'attaque eut lieu le 30 octobre, lundi. Les assaillants ont forcé les portes des habitations et, y pénétrant, ont égorgé tous les habitants du sexe mâle qui leur sont tombés entre les mains. Il y a eu des maisons où *14 ou 15 cadavres se sont amoncelés l'un sur l'autre* ; plusieurs épouses ou sœurs tenaient leurs époux ou frères dans les bras, croyant les sauver par ce moyen. Mais ces scènes touchantes n'ont produit aucune impression sur les bourreaux qui ont égorgé quand même les pauvres gens. Dans les rues on a vu les Turcs *frapper les Arméniens à la tête avec des haches* ou leur donner de grands *coups de sabres* à droite et à gauche.

Dans les habitations les armoires et les commodes étaient brisées. Les Turcs ont tout emporté, même les provisions de bois et de charbon.... Des assassinats même se sont produits parmi les Musulmans par suite des disputes provenant du partage du butin.

Le prêtre Der Krikor, *égorgé, a été coupé, en plusieurs*

morceaux. Le notable Vartan Vartanian, qui s'était caché dans une commode a été tué à coups de hache dans sa cachette, dont on ne l'a pas même retiré.

Tous les membres de la famille Hartchian, ont été passés au fil de l'épée.

Le notable Manoul Aranian, qui s'était réfugié dans la mosquée, après avoir reçu une blessure, a été obligé par le Mufti de quitter ce refuge; à peine sorti, il a été assassiné sur le seuil de la mosquée.

La famille Fermanian a perdu 8 membres; l'un d'eux, poursuivi par Hadji Témour, s'est précipité dans la rivière d'une hauteur de 50 mètres.

Le jeune Baba Matchaniantz, portant 20 blessures, avait été jeté dans une fosse; là il a dû simuler la mort pendant quelque temps. Trois Turcs s'étant aperçu qu'il respirait encore lui ont lié les pieds et les mains et l'ont entraîné de côté. Resté seul il a réussi à détacher les cordes et se jetant dans l'eau essayé de se sauver en nageant. Les Turcs des environs s'en apercevant ont tiré sur lui.

Sissak Aramian avait été jeté sur une route très fréquentée avec de graves blessures à la tête. Obligé de simuler la mort, il n'a pas bougé jusqu'au soir. Le soir il se réfugia dans un grenier où il rencontre deux autres Arméniens avec lesquels il arrive à Sakrate, juste au moment où ce village était attaqué. Là ils ont perdu la vie.

Une femme et une jeune fille que les Turcs avaient enlevées et qu'ils conduisaient vers leurs habitations, ont demandé en chemin, tout près d'une rivière, la permission de se désaltérer. Cette permission leur a été accordée; profitant alors d'un moment de liberté, elles ont récité à voix basse leur prière et se sont jetées à l'eau.

A Palou quelques jours après les massacres, les cadavres restés dans les maisons ont commencé à se décomposer.... Le commissaire de la police ordonna aux Arméniens d'enlever eux-mêmes les cadavres de leurs frères. Ce fut la plus cruelle des épreuves imposée à ces pauvres gens. On les obligea à traîner les cadavres dans les rues, les pieds attachés avec des cordons. Les Arméniens, révoltés par ce monstrueux outrage, ont refusé de s'y conformer, mais les cravaches des agents de police ont eu bien vite raison de leurs

hésitations, battus et maltraités, ils ont dû se courber sous cette nouvelle exigence.

Des 2400 chrétiens, 1680 furent massacrés. La chapelle protestante fut démolie, l'école et la cure furent converties en barraques. Les autorités, pour sauver les apparences, firent pour quelque temps distribuer du pain aux survivants des massacres. Des baquets remplis de pain sont versés devant ce peuple affamé, comme on fait aux chiens des rues. Le peuple s'entr'arrache un morceau de ce pain, au grand ébahissement des Turcs qui les contemplant avec mépris.

Pour la plaine de Palou la nuit du 23 octobre a été remplie d'incidents plus tragiques les uns que les autres; les sonneries de clairon, les bruits des hordes, les coups de feu tirés par les assaillants, tout cela produisait une confusion indescriptible; ici, c'étaient les cris désespérés de paisibles habitants qui s'étaient vus tout d'un coup entourés de flammes et exposés à brûler vifs; là, les mugissements des bestiaux dont les étables commençaient à prendre feu; ailleurs on voyait des femmes et des enfants, éplorés, demander des secours ou solliciter la protection de ceux-là mêmes qui étaient les causes de leur malheur; partout des scènes déchirantes d'angoisse et de désespoir.

A **Havav**, ils sont venus assiéger le monastère de Kagtz-rahâiatz et ont tué sur le seuil même du monastère un jeune homme et une jeune femme qui, placés *l'un sur l'autre, ont été décapités du même coup de hache*. La terreur de la population, aiguisée par ce forfait, leur faisait commettre des actes frisant la folie; un adolescent s'est arraché les moustaches dans le but de se déguiser en femme pour se sauver. *Des jeunes mères* dans leur précipitation de fuir, égaraient leurs enfants, qui, restés sans soutien sur les routes et dans les vallées, expiraient de faim....

A **Sakrate** les assaillants s'adonnaient à de vraies orgies, et les pauvres femmes arméniennes étaient les victimes de leurs passions immondes. Ceux qui possédaient encore quelque argent réussissaient à acheter l'honneur de leurs épouses, de leurs filles et sœurs par des rançons, mais ceux-là étaient des privilégiés. On peut avancer sans exagération que les femmes et les vierges outragées dans le district de Palou représentent une proportion de 60 à 70 % sur la tota-

lité, sans comprendre dans ce chiffre celles enlevées de force et épousées par les Turcs...

Les Aghas d'Ouzon-Oba... ont enlevé nombre de femmes; 35 parmi celles-ci [poursuivies par les Kourdes, *se sont jetées dans l'eau en criant* : « Seigneur ! c'est vers toi que nous venons, *veille bien nous recevoir !* » De ces 35, une seule a réussi à arriver à l'autre rivage et c'est elle qui a rapporté cette héroïque conduite des paysannes arméniennes. Pendant dix jours, d'ailleurs, on a vu flotter sur Aradzani les cadavres des Arméniens, hommes et femmes, qui s'y étaient jetés, préférant cette mort volontaire à la mort violente ou au déshonneur.

A Sakrate deux Turcs en train de dévaliser un Arménien entendent crier l'enfant en bas-âge de la maison, l'un deux s'approche de l'enfant et *déchargeant son fusil à bout portant, lui fait sauter la cervelle.*

Ibrahim Beg a ordonné à ses domestiques de *jeter dans la rue du haut de sa maison* Mardiros Kolosian, son ennemi ; tombé à terre le pauvre homme se met à fuir malgré ses blessures. Mais sur un nouvel ordre, 20 coups de fusil sont déchargés sur lui.

Tant à Sakrate qu'à Tzeth les cadavres des victimes sont restés dans les rues pendant plusieurs semaines.

TELARMEN.

Rechid-Bey, un des chefs influents des régiments Hamidiés, avait, la veille du massacre, renouvelé formellement aux chrétiens de Telarmen la promesse de les protéger, et cela moyennant finance; mais au lieu de défendre, il prit part au massacre et à l'incendie. Les chrétiens soutiennent, de leur église, pendant dix-huit heures, une terrible fusillade. La situation s'aggrave d'heure en heure et devient extrêmement critique. Les femmes prennent alors la résolution de *monter sur la terrasse de l'église pour se précipiter de là avec leurs filles dans la cour, afin de ne pas tomber entre les mains de ces hordes impures.* C'est alors que le prêtre catholique s'offre pour aller trouver le principal chef des

Kourdes montagnards et s'engage au nom de ses ouailles à tout abandonner à la condition qu'on leur laisse la vie sauve et que tous puissent se retirer à Mardine. Ce chef y consent et en effet tient sa parole. Les Télarméniotes s'éloignent de leur village sans emporter rien, en versant des torrents de larmes en voyant de loin flamber leurs foyers chéris. *Cette belle et antique localité de Telarmen n'est plus aujourd'hui qu'un amas de cendres et de ruines.*

VII. PROVINCE DE SIVAS

SIVAS

* Sivas, 2 décembre 1895.

Les Turcs n'ont reculé devant aucune des formes horribles de la tuerie ; chacun des cadavres est troué de plusieurs balles, déchiré de coups d'épée et de hache ; on a attaché les pieds de quelques-uns avec des cordes, et après les avoir trainés dans les rues comme des chiens crevés, on les a jeté dans les fossés, dans les ruisseaux. Tous les cadavres sont nus.

40 à 50 Turcs à la fois se ruaient sur une porte, la brisaient, entraient dans la maison en criant féroce ment : « Allah ! Allah ! mort aux chrétiens !... »

L'un de nos amis, N., s'est réfugié chez son voisin Turc, qu'il croyait son ami. Celui-ci le tua avec d'horribles tortures, en lui *couplant le nez, les oreilles et lui crevant les yeux.*

On a cassé les coffres-forts, enlevé l'argent et les valeurs. On a eu soin de faire disparaître les livres de comptes et tous les papiers.

M. G. Kuludjian, le pasteur de l'Eglise évangélique arménienne (lui et sa femme anciens élèves de Marsovan) fut saisi et emprisonné pendant les massacres de la ville de Sivas, avec nombre d'autres chrétiens bien connus. Après le massacre, on ouvrit la prison ; on proposa au pasteur d'abjurer sa foi. Des amis turcs l'encourageaient à le faire au nom de l'amitié. Il refusa. Alors on le battit cruellement, puis on lui donna un moment pour réfléchir ; après quoi on lui fit la même proposition, à laquelle il opposa le même refus, et fut soumis au même cruel traitement. Mis en demeure pour la troisième fois de choisir entre l'abjuration ou la mort, Kuludjian déclare qu'il est chrétien dès son enfance, qu'il a prêché longtemps Christ et qu'il ne peut le renier maintenant. Il fut tué, ainsi que tous ceux qui avec lui confessèrent leur foi.

TAMZARA

Tamzara, 27-30 octobre 1895.

Le vénérable prêtre Der-Krikor, d'un grand âge, et un jeune ecclésiastique, conduits devant la mosquée, ont été *décapités à coups de hache*. On a égorgé, après les avoir obligés à pratiquer le *namaz*, prière mahométane, deux instituteurs attachés à l'école; *toute la jeunesse instruite de la localité a été massacrée; les élèves des écoles ont été passés au fil de l'épée*, et les jeunes filles ont été outragées; les assaillants ont en outre réparti entre eux une trentaine d'enfants pour les convertir de force à la religion mahométane.

A *Bousseïd* on a décapité le prêtre der Mathéos : sa tête a été placée en signe de suprême outrage sous les cuisses, et les jeunes Turcs de la localité se sont amusés, pour témoigner leur mépris au ministre du Christ, à *fouetter son cadavre*.

Lors des massacres du village d'*Anerghi* et de *Bousseïd* (29 octobre), des enfants en bas âge *ont été tués sur les genoux de leurs mères*.

Dans le district de Sou-Shehri (29 octobre) on a mis le feu à l'église du bourg Endiress, où des vieillards, des femmes et des enfants s'étaient réfugiés; tous ces malheureux *ont péri dans les flammes*. Une partie des habitants s'enfuirent dans des montagnes d'où ils pouvaient voir l'incendie.

Au village *Purk* aussi, l'église a été incendiée et un grand nombre d'habitants qui s'y étaient réfugiés *furent brûlés vivants*.

ZILEH

Zileh est une ville de 5000 maisons dont à peu près 450 appartiennent aux Arméniens. Vu l'attitude toujours plus menaçante de la population turque, les Arméniens, craignant quelque attentat, voulurent fermer leurs magasins; mais les officiers les en empêchèrent, leur assurant qu'ils n'avaient

rien à craindre. Le gouverneur leur envoya même un écrit disant que le gouvernement voulant les protéger, toute expression de crainte de leur part serait une offense envers l'autorité et leur mériterait d'être traités comme des rebelles.

Le 28 novembre, à midi, *un coup de clairon retentit* et les réservistes turcs, qui étaient appelés depuis quelque temps sous les armes, au nombre de 1200, se précipitèrent sur les Arméniens au cri de : « A bas les Arméniens ! c'est l'ordre du sultan ! leurs biens sont à l'Etat ! bonne occasion pour piller ! » 50 à 60 des principaux Arméniens qu'on avait rassemblés au casino furent tués ; 20 seulement purent échapper couverts de blessures. *Le gouverneur excitait la foule et les officiers participaient au massacre* et pillaient le butin ; un major distribuait les munitions.

Un Arménien, longtemps membre du tribunal, *fut tué avec ses deux fils et jeté par la fenêtre*, tandis qu'on lui criait : « Dépêche-toi de partir, le gouverneur t'attend à la séance. »

Une femme qui voulait protéger son mari fut tuée en même temps que lui et son enfant.

Un vieillard de 80 ans *eut le crâne mis en pièces par un homme du même âge*.

Un Turc saisit un Arménien et mettant un revolver dans la main de son fils, âgé de dix ans, lui dit : « *Mon fils, apprends comme on tue un giaour.* »

Ordinairement, on laissa le choix entre la mort et l'islam. Un prêtre *préféra laisser percer sa poitrine de balles plutôt que de renier Christ*.

En deux heures, 200 boutiques et 300 maisons furent pillées, 200 personnes tuées, 50 à 60 blessées.

Un second coup de clairon retentit au coucher du soleil et le peuple se retira. Pendant la nuit, une partie des morts furent emportés et *jetés à la voirie* devant la ville. Les cadavres étaient jetés par les fenêtres et tirés par des cordes attachées aux pieds. Une centaine furent enterrés dans une fosse au cimetière arménien ; *tous sauf trois étaient mutilés et méconnaissables*. La place de l'enterrement des autres cadavres est inconnue jusqu'à ce jour.

Les survivants sont nu pieds, sans lits et privés de tout ; 1500 personnes ont besoin d'assistance. Les pertes matérielles sont immenses.

AMASSIA

Amassia, décembre 1895.

« C'était le vendredi 15 novembre, après les prières de midi que le massacre commença. Tous les magasins arméniens furent pillés sans exception. Le nombre des personnes tuées n'est pas encore connu. Beaucoup de ceux qui ont échappé sont enfermés dans leurs maisons. Personne ne sort et on ne communique avec personne. Nous sommes assiégés par les soldats et nous attendons la mort. La misère et la famine sont au delà de ce qu'on peut imaginer.

» Voici, par quelques exemples, de quelle manière le massacre a été exécuté.

» Assadour Malian, le diacre de l'Eglise protestante, reçut d'abord *un coup violent sur la tête* au moment où il tâchait de fermer son magasin afin de s'enfuir ensuite. Il essaya de s'échapper, mais un autre Turc *lui fendit la tête d'un coup de hache*. Il tomba et les soldats l'achevèrent avec leurs baïonnettes. Ils traînèrent son corps par les rues, puis l'abandonnèrent devant l'église protestante.

» Un tailleur, Georges Arabian, fut saisi par les soldats sur le pont et dépouillé de ses habits. *On le perça de coups de baïonnette et on le jeta dans un puits desséché*, où on retrouva son corps plusieurs jours après.

» Une autre victime fut frappée à outrance, puis tuée comme une bête de boucherie. Beaucoup subirent de terribles mutilations et beaucoup d'autres ont disparu; des Turcs mieux disposés disent que leurs bourreaux *leur ont attaché des pierres et les ont jetés dans la rivière* (l'Iris qui passe à Amassia), ou bien ils furent *brûlés dans les fourneaux des bains publics turcs*.

» Georges Ghassabian et Jacob Ladikian furent tués sur la route entre Marsovan et Amassia par les soldats mêmes qui devaient les escorter. Tout ce qu'ils possédaient leur fut pris. Nul Arménien qui était dans un village n'échappa. *Les petits enfants même étaient saisis et coupés en deux*. Les églises, les chapelles, les écoles sont toutes fermées. Les moulins de Sovouk-Punar sont tous démolis, les machines brisées et le

blé et la farine volés. Dans les villages et à la montagne, les Arméniens qui ont coutume de faire paître leurs moutons avec ceux des Turcs se virent enlever les leurs; ceux des Turcs seuls furent laissés. La plus grande partie des biens volés revint aux principaux Turcs et aux officiers de l'armée.

» On entendit des officiers supérieurs donner cet ordre aux assaillants : *D'abord la vie, ensuite le bien*. Il est bien reconnu que les ordres vinrent d'en haut. Cependant, le gouverneur Békir-Pacha s'efforçait de calmer la populace et d'empêcher les désordres; mais on entendit aussi un colonel donner à ses troupes l'ordre de tirer sur Békir s'il essayait d'intervenir, disant : « C'est un infidèle, il veut » protéger les infidèles!... » C'est un bon temps pour les soldats; ils sont habillés, coiffés, chaussés à neuf avec le butin pris dans les magasins arméniens...

» Au moment où j'écris, je n'ai plus qu'une *piastre* (20 c.) dans ma bourse et pour toute nourriture, nous n'avons que du pain, et quel pain! Dieu nous aide! quel changement, n'est-ce pas? *Nous ne savons que faire avec six enfants*. Notre espérance est en Dieu seul, mais pourquoi diffère-t-il si longtemps? Voilà ce que nous ne pouvons comprendre. S'il voulait nous rappeler aussi, nous accueillerions la mort comme une délivrance, je vous assure; mais la *mort même nous est refusée*. *Je vous écris ces lignes avec larmes*. Priez pour nous, pour les nôtres, pour toute notre nation, afin que la délivrance arrive bientôt. Soyez assuré qu'il n'y a pas une maison ni une famille arménienne qui ait été épargnée. Chacun a fait des pertes; partout règnent le chagrin, les larmes, les cris et le besoin de secours. »

MARSOVAN

Marsovan, décembre 1895.

Deux ou trois semaines avant le massacre, environ 2000 soldats de la réserve furent appelés sous les armes, dans la ville. Ceux-ci menaçaient ouvertement la vie et la propriété des Arméniens en attendant les nouvelles armes qui n'arrivèrent que quatre ou cinq jours avant le massacre

et furent introduites dans la ville avec une grande pompe, puis distribuées.

Le jour avant le massacre une députation alla trouver le gouverneur et lui parler du danger de la situation et de l'alarme des Arméniens. Celui-ci les blâma de croire à de telles intentions : avec 2000 soldats en ville pour leur protection comment de telles choses seraient-elles possibles ?

Le 15 novembre 1895, vendredi, après la prière de midi la populace turque se rua sur le marché et commença le pillage. Bientôt la trompette sonna dans les casernes et avec l'aide des soldats le massacre commença. Les Arméniens surpris dans le marché furent égorgés, bien peu réussirent à s'enfuir en se cachant.

Dans beaucoup de cas les Turcs proposèrent aux Arméniens de se convertir à l'islamisme. La langue de quelques-uns étant paralysée par la frayeur, *ils firent le signe de la croix avec leurs mains pour montrer qu'ils voulaient rester chrétiens.*

Dans une boulangerie les Turcs trouvèrent quatre Arméniens cachés ; *ils les placèrent l'un derrière l'autre et un soldat tira dessus pour voir la force de son nouveau fusil Martini. Quand il réussit à les tuer tous quatre à la fois il courut faire l'expérience sur cinq ou six autres. Dans nombre de cas, après avoir tué, les Turcs mutilaient affreusement les cadavres ; ils leur écrasaient la tête, leur coupèrent les oreilles, le nez, les lèvres, puis, après les avoir circoncis, ils partaient.*

Chez un boucher tous ceux qui furent trouvés cachés furent placés sur le billot et hachés comme de la viande. Les soldats essayèrent s'ils pouvaient séparer la tête d'un seul coup. Un Turc de plus de cœur, passant par là, désapprouva cette cruauté. Il fut insulté et battu par les soldats. « Es-tu aussi *kiafir* ? L'ordre du livre (Coran) est que le *kiafir* doit être tué d'une manière violente. »

Dans la maison de la sœur du professeur Thoumaïan cinq personnes furent tuées, sa sœur et son fils étant du nombre, et la maison fut entièrement pillée. Dans une autre maison voisine, la mère de famille fut tuée et sa fille enlevée.

Trois Arméniens surpris au bazar restèrent dans un tas de blé sous leur magasin pendant trois jours et trois nuits.

Les Turcs en pillant le magasin auraient ouvert la cave où le blé était entassé, si des butins de plus de valeur ne les avaient pas invités à aller ailleurs.

Le pillage des magasins fut complet; rien ne fut laissé; ce qu'ils ne purent emporter ils le brisèrent. Les instruments des artisans, enclumes, marteaux, tenailles, soufflets, couteaux, rasoirs et ciseaux furent tous emportés.

Dans chaque magasin ils eurent soin de *détruire les livres de comptes* des Arméniens afin que ceux-ci ne pussent rien réclamer des Turcs.

Les troubles durèrent quatre heures. Quelques Turcs pour s'excuser disent qu'ils ont continué seulement quatre heures par pitié, tandis que l'ordre était pour six heures. En vérité, *le bazar fut si bien débarrassé des Arméniens en quatre heures qu'il ne fut pas nécessaire de continuer six heures!* D'autres Turcs expriment le regret de voir encore tant d'Arméniens échappés dans leurs maisons. Quelques-uns regrettent de ne pas avoir pris part au massacre.

Le massacre cessa au son de la trompette des casernes. Cinq jours après le massacre, une partie de la réserve fut renvoyée dans leurs foyers parce que la besogne était finie.

La nuit du vendredi au samedi fut très triste. De sourds pleurs et gémissements se faisaient entendre partout. Les cadavres furent laissés dans les rues, personne n'osant sortir des maisons pour s'en occuper. Samedi, les rues furent nettoyées. Le sous-gouverneur envoya les cadavres qui n'étaient pas défigurés au cimetière arménien : 97 hommes, 11 femmes, 7 enfants. Personne n'eut la permission de s'en approcher, excepté ceux qui furent désignés pour faire la fosse et pour les y enterrer. Les cadavres méconnaissables furent emmenés du côté des Turcs et jetés dans de larges fossés et glaisières ou couverts de débris.

*Huit Arméniens à moitié tués furent jetés dans le four d'un bain turc et les Turcs invitèrent leurs amis au bain. « C'est méritoire, disaient-ils, de prendre des ablutions dans l'eau chauffée par les corps des *giaours* (chrétiens). »*

Quelques gendarmes rencontrèrent huit Arméniens venant d'Amassia. Ils les prirent dans les champs, les *rangèrent sur une ligne et tirèrent dessus*, puis ils prirent tous leurs biens. Les mêmes gendarmes arrivent au village du couvent : les

notables furent tués et les maisons pillées. Ils respectèrent le couvent par superstition. Les *gipzis* aussi furent massacrés dans leurs quartiers.

Les troubles eurent lieu à *Kavza* le samedi à l'arrivée de quelque soldats d'Amassia. Les magasins furent pillés de jour et les habitants massacrés la nuit.

Le sous-gouverneur de *Hadji-Keui* réussit à tenir en échec avec cinq ou six gendarmes la multitude des assaillants. Mais dimanche 300 soldats arrivèrent de Marsovan; le soir même les boutiques furent pillées.

Le dimanche 15 décembre le massacre et le pillage eurent lieu à *Vezir-Keupru*. Là aussi les autorités locales réussirent à garder l'ordre. Mais 150 soldats y furent envoyés de Marsovan et le trouble commença la même nuit. Tous les magasins et beaucoup de maisons furent pillés. Le nombre de tués n'est pas certain, mais on en a pu compter jusqu'à 150.

La touchante lettre suivante est adressée à une dame en Europe par une mère arménienne pour demander son intervention en faveur de son fils, injustement condamné à dix ans d'emprisonnement.

« Chère madame,

» Mon cher fils fut arrêté à ***, après onze jours d'emprisonnement, il fut emmené enchaîné à Angora et détenu dans un coin ténébreux de la prison. Maintenant, chère madame, mon fils est condamné à dix ans d'emprisonnement, sans nulle preuve contre lui, car il est absolument innocent. N'êtes-vous pas triste pour mon cher fils innocent, qu'il soit si cruellement et si injustement condamné? Vous connaissez bien le cœur et l'amour d'une mère, surtout le cœur et l'amour d'une mère affectueuse et chrétienne, mais malheureuse. Voudriez-vous donc ne pas épargner vos efforts, au nom de Jésus, pour sauver mon cher fils, notre cher fils, comme je suis votre sœur? Oh! je vous supplie, entendez ma voix, regardez à mes larmes, voyez mon cœur déchiré et guérissez-le. Je suis plongée jour après jour dans des océans de tristesse. Oh! délivrez mon cher fils et par là sa mère infortunée et dans les larmes. Je ne puis plus écrire, mais vous pouvez le comprendre. S'il vous plaît, faites votre possible, essuyez mes larmes. »

VIII. PROVINCE D'ALEP

BIREJIK

Vice-consul Fitzmaurice à sir P. Currie.

Birejik, 5 mars 1896.

(*Blue Book-Turkey*, N° 5, 1896.)

« Le 1^{er} janvier 1896 une attaque générale fut faite sur les quartiers chrétiens. Les assaillants armés de fusils, de haches et autres engins se partagèrent en trois parties, l'une pour démolir murs et portes, la seconde pour piller, la troisième pour *massacrer tous les mâles au-dessus d'un certain âge*. En entrant on proposa aux chrétiens de livrer leur argent, leurs objets de valeur, afin d'être protégés. Après quoi ils furent livrés à la foule. Inutile de donner les détails du massacre, il suffit de dire que dans le quartier toutes les maisons ont été pillées, et ce qui ne pouvait pas être emporté, le peuple, dans son excitation, le détruisit et le brûla. On exécuta spécialement la *destruction complète des églises arméniennes, catholiques et protestantes*. Le carnage dura jusqu'au coucher du soleil, pendant lequel plus de 150 personnes furent tuées (j'ai en ma possession une liste de leurs noms soigneusement faite) et plus de 60 personnes furent blessées.

» Votre Excellence, naturellement, demandera ce que *les autorités civiles et militaires* ont fait pendant ces huit à neuf heures de massacre. Le major de la réserve, soit parce qu'il croyait que le gouvernement désirait l'extermination des chrétiens, soit parce que l'œuvre était selon son cœur, refusa absolument de faire avancer ses hommes ou de permettre qu'aucun ordre fut donné pour arrêter la destruction de vie et de propriété. Un célèbre musulman de Birejik le supplia les larmes aux yeux de lui donner quelques soldats pour aller sauver ce qu'il pourrait. Le major refusa aussi cela....

» Le nom de chrétien et d'Arménien fut complètement balayé à Birejik comme dans les environs. Toute description de la condition pitoyable des Arméniens de cette ville serait tout simplement un écho des rapports des consuls de Sa Majesté britannique dans les autres districts d'Anatolie où de pareils événements ont eu lieu.

» G. H. FITZMAURICE. »

OURFA

Ourfa, 16 mars 1896.

« La ville, spécialement le quartier Arménien, malgré des efforts faits pendant les dix dernières semaines pour y faire disparaître les traces du désastre, a encore l'aspect d'une ville qui a été dévastée et ruinée par un fléau plus terrible qu'une guerre ou un siège : *les magasins, avec leurs portes et fenêtres cassées, restent vides. Presque pas d'hommes ne sont visibles ; on voit seulement quelques enfants et femmes mal nourris et mal vêtus se remuant d'un air triste de place en place, apparemment à la recherche du nécessaire pour vivre, de pain sec ou de quelque meuble indispensable....*

» Les hommes furent traînés un à un de leur cachette et brutalement égorgés. Dans plusieurs cas 15 à 20 hommes, s'étant rassemblés dans de larges édifices comme étant plus en sûreté, furent conduits un à un vers les égorgeurs, qui les exécutèrent immédiatement. Dans la maison à côté de celle du pasteur protestant (qui lui aussi fut tué, laissant 6 orphelins) et où j'ai habité, *40 hommes furent mis à mort de cette manière.* Un certain cheik ordonna à ses sectateurs de lui amener autant de jeunes hommes bien bâtis que possible. Ceux-ci furent, au nombre de 100, couchés sur le dos, leurs mains et pieds furent tenus ferme, tandis que le cheik, par une combinaison de fanatisme et de cruauté abominables, commença à les *immoler à la façon des rites du sacrifice de La Mecque en récitant des versets du Coran.* Beaucoup d'Arméniens s'étaient cachés au fond des puits, mais les assaillants y jetèrent des pierres ou y tirèrent des coups de revolver, ou bien ils y lancèrent des chiffons sa-

turés de pétrole en y mettant le feu. Dans beaucoup de cas, des femmes et des jeunes filles furent coupées en morceaux sans merci lorsqu'elles essayèrent de protéger leurs parents. Quand tous les mâles d'une maison étaient tués, la populace commençait le pillage d'une manière minutieuse. Ils arrosaient de pétrole le blé, l'orge, le bois et tout ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, ne laissant que les murs nus.

» Vers le coucher du soleil, la trompette sonna de nouveau et la populace se retira.

« Le lendemain (dimanche 29 décembre), la trompette sonna à l'aube du jour et le massacre recommença ; il continua jusqu'à midi, lorsqu'eut lieu l'incendie de la cathédrale d'Ourfa, un acte qui n'a été surpassé par aucune des horreurs des derniers massacres arméniens. Les annales de l'histoire ne peuvent donner que peu de choses semblables. Samedi soir une foule d'Arméniens, hommes, femmes et enfants, se réfugièrent dans leur belle cathédrale, qui pouvait contenir 8000 personnes, et le prêtre donna la sainte communion à 1800 personnes en inscrivant ce nombre sur une des colonnes de l'édifice.

» Ils y passèrent la nuit. Dimanche plusieurs centaines s'y joignirent. On compte qu'au moins 3000 personnes étaient agglomérées là lorsque la populace les y attaqua. Ils tirèrent aux fenêtres, brisèrent la porte en fer et commencèrent à massacrer la plupart des hommes qui se trouvaient en bas. Alors ils pillèrent le trésor et les ornements, qui se montaient à une somme de 100 000 francs.... Les larges galeries autour de la cathédrale, en partie en bois et en partie en pierre, étaient remplies de femmes et d'enfants et de quelques hommes.

» Quelques hommes du peuple, sautant sur l'autel, commencèrent à les massacrer à coups de revolver. Mais, comme ce procédé parut long, ils s'avisèrent de la même méthode expéditive employée contre ceux qui s'étaient cachés dans des puits. Ils réunirent une quantité de matelas et des tapis de l'église, les arrosèrent, ainsi que les cadavres des tués, de 30 caisses de pétrole, puis ils mirent le feu à tout. Bientôt la galerie et la charpente de bois prirent feu. Ils couvrirent aussi le bas des escaliers de la galerie avec des

matières inflammables et laissèrent ainsi toute cette masse d'êtres humains livrés aux flammes.

» Pendant des heures, l'odeur de la chair rôtie entourait la ville. Même aujourd'hui, deux mois et demi après les massacres, l'odeur des restes putréfiés et carbonisés est insupportable. A trois heures et demie, au temps de la prière de l'après-midi, la trompette sonna de nouveau et la foule se retira des quartiers arméniens. Le sérieux de l'affaire peut être compris par le fait que *126 familles arméniennes sont complètement anéanties*, pas même une femme ou un enfant n'en ayant échappé.... Après des examens très attentifs, *je crois que 8000 Arméniens ont péri pendant les deux jours du massacre, dont 2500 ou 3000 furent tués ou brûlés dans la cathédrale*. Je ne serais pas étonné si plus tard le nombre de 9000 ou 10 000 était trouvé comme étant plus près de la vérité....

» Les Arméniens sont mis au ban de l'empire, et *aux yeux des musulmans être Arménien est un crime capital*. Musulmans et non-musulmans admettent que le gouvernement a voulu le massacre et que s'il ne l'avait pas voulu il n'aurait pas pu avoir lieu.

» G. H. FITZMAURICE. »

* Prison de ..., 31 janvier 1896.

Hassan-Pacha, debout au milieu de la foule s'écriait : « *Allons, mes enfants! vous avez 48 heures de temps, égorgez tous les Giaours de ces quartiers-là, et toutes ces richesses seront à vous.* » La foule resta sourde à cet ordre, jusqu'à ce que les soldats forcèrent la foule à coup de baïonnette et de crosse de fusil à sortir du marché et à aller au quartier des Arméniens....

Comme le pharmacien Melkon avait constaté que Birejikli, l'assassin du banquier Boghos était mort de coups de baïonnette, on avait pensé à faire disparaître cet homme. On avait envoyé des soldats chez lui, qui lui dirent : « Viens, le vali est malade, il a besoin de toi. » Melkon a été tué dans la rue avec deux compagnons par les soldats; on attachait leurs pieds avec une corde et on les jeta dans le précipice nommé Karakoine d'une profondeur de 300 mètres où on jette des ordures....

Les Turcs commencèrent à briser les portes à coups de pelles et entrèrent dans les maisons. Ils égorgaient, ils mettaient en pièces tous ceux qu'ils rencontraient, jeunes ou vieux, hommes ou femmes; ils tuaient surtout les riches avec toute leur famille. Les monstruosités et les ignominies qu'ils commirent sont innombrables et indescriptibles; ils souillèrent un grand nombre de femmes et de jeunes filles sous les yeux de leurs pères et de leurs maris, puis ils leurs coupèrent les mamelles, les écartelèrent et les tuèrent après de longues et intolérables tortures; par un raffinement de cruauté ils égorgèrent les enfants avec les parents; ils se délectèrent à écouter les supplications de ceux qu'ils torturaient, et qui demandaient d'être achevés tout de suite. Il y eut même des brutes qui assouvirent leurs passions sur le corps inanimé de vierges qui s'étaient donné la mort pour se soustraire à l'outrage....

Des mères tombaient aux pieds des assassins qui se ruaient sur leurs enfants, leurs sœurs, leurs frères et leurs maris, elles jetaient devant eux tout l'or qu'elles avaient, les suppliant de prendre tout ce qu'elles possédaient mais d'épargner leur vie; les pauvres femmes étaient broyées sous les pieds de ces brutes marchant sur leurs corps pour aller égorguer leurs familles qu'elles avaient voulu sauver.

ADYAMAN

« Dans cette ville, les Turcs tuèrent 410 personnes, d'autres se cachèrent dans un grand bâtiment pendant la période autorisée par le gouvernement pour le massacre....

» Pendant leur détention, leurs maisons furent complètement saccagées, les portes, les fenêtres et presque tout objet en fer étant emportés; 100 maisons furent détruites, 70 incendiées, les églises pillées et ravagées, les tombes des missionnaires américains dans l'église protestante ouvertes et profanées.

» Comme résultat du massacre, il y a 250 nouvelles veuves, 370 orphelins, 26 blessés. La perte de propriété des chrétiens s'élève à 1 610 000 francs. *Pas un des musulmans qui prirent part au massacre ne fut puni en aucune manière.*

La principale caractéristique du carnage d'Adyaman, c'est le pillage complet, la perte des vies n'étant comparative-ment pas grande, 410 personnes sur 2000....

» *Les officiers du gouvernement, ici comme ailleurs, auraient pu facilement empêcher le massacre.*

» G. H. FITZMAURICE. »

SEVEREK

« Le massacre final commença le 2 novembre 1895 et dura plusieurs jours. Le pillage fut complet, même les pierres du pavé des rez-de-chaussée furent enlevées. La tuerie n'était pas moindre : 800 habitants masculins d'entre les 1500 qu'il y avait, furent massacrés....

» Dans beaucoup de cas, *l'alternative entre la mort et l'islamisme fut offerte aux chrétiens*, et 200 d'entre eux acceptèrent l'islamisme ; les églises furent saccagées.

» G. H. FITZMAURICE. »

MARACH

Le massacre de Marach fut soigneusement préparé par les autorités et exécuté avec la plus grande cruauté. Le 26 octobre 1895, seulement une partie des magasins et quelques maisons furent pillés et une trentaine d'hommes tués, parmi lesquels deux protestants très estimés. *L'un fut atteint d'une balle lorsqu'il revenait de ses champs à la maison, laissant une femme et sept filles ; l'autre allait au bureau de télégraphe lorsqu'il fut tué par un soldat. On jeta son cadavre dans le ruisseau....*

Les Arméniens effrayés s'enfermèrent dans leurs maisons et ne s'aventurèrent pas à sortir *malgré les promesses des autorités*, qui voulaient les attirer dehors et les surprendre. Le gouverneur essaya de les persuader d'aller à l'église les dimanches. Il envoya lui-même un homme à l'église et fit sonner les cloches, mais personne ne sortit de sa maison.

Lundi, le 18 novembre, l'œuvre de destruction commença.

On fit stationner des soldats sur toutes les routes pour empêcher la fuite du dedans et le secours du dehors.

Le massacre surpasse en cruauté toute expression. *Trois grands quartiers arméniens furent incendiés, y compris deux églises arméniennes. Les femmes et les enfants qui étaient réfugiés dans l'une d'elles furent brûlés vivants. Deux églises protestantes furent saccagées et vidées, on emporta la chaire, l'orgue, les portes et les fenêtres. On ne les brûla pas à cause de la proximité des quartiers turcs. Le vénérable pasteur de l'Eglise arménienne épiscopale fut tué après avoir été torturé. Les deux professeurs de l'Académie protestante furent tués, l'un d'eux fut écorché vivant et puis mis en pièces. Les victimes eurent généralement à choisir entre la mort et l'islamisme. Les têtes coupées des femmes et des hommes furent placées sur des perches et promenées en processions dans les rues. Ou bien on jouait au *foot-ball* dans les rues avec ces têtes. Une institutrice vit tuer d'une maison voisine sa mère, sa grand'mère, son grand-père, son oncle, avec son fils de six ans, leur maison brûlée et les cadavres lancés dans les flammes. — Une femme vit avec désespoir son mari tué et leur nouvelle maison, qui leur avait coûté tant de sacrifices, incendiée.*

Dans une maison 9 personnes, la plupart des femmes, furent blessées, un homme tué, 5 saisis et emprisonnés et la maison entièrement saccagée.

L'Académie et l'Ecole de théologie de la Mission américaine étaient pleines de provisions pour l'hiver : blé, riz, beurre, charbon, etc. Les soldats et la populace, protégés par une garde stationnée sur la colline, au-dessus de la Mission, ont mis sept heures à emporter toutes les provisions avec les habits, les lits des étudiants, l'orgue et tout ce qu'il y avait de transportable....

Deux étudiants en théologie ne pouvant pas s'enfuir à temps se sont cachés dans une cave. Les soldats les y découvrent et tirent dessus. Ils sont percés de cinq ou six balles, criblés de coups d'épée sur la tête, les bras et les jambes. Après être restés sept heures sanglants et inanimés, ils furent rapportés à la maison de Mission. L'un d'eux succomba, l'autre survécut....

Cette œuvre de tuerie, de pillage et d'incendie ne fut pas

accomplie par les Kourdes, mais bien par les troupes régulières du gouvernement ottoman aidées par la populace musulmane de la ville. Et ici comme partout ailleurs, les Arméniens étaient les victimes passives, n'ayant aucune arme ou autres moyens de défense. On ne sache pas qu'un seul Turc ait souffert pendant ces sept heures de carnage.

Ceux qui ont survécu aux massacres sont dans un état de misère complète. Après la perte de leurs maris, de leurs pères, de leurs fils, après le pillage des magasins et l'incendie des maisons, beaucoup de familles, autrefois dans une bonne situation, *ne possèdent aujourd'hui pas même un verre.*

* Marash, 21 décembre 1895.

Les hordes se sont emparées, lors des méfaits qu'elles ont commis dans la campagne (Fernouz et Gaban), de 500 femmes et enfants environ; conduits ici comme des esclaves, ces malheureux n'échapperont pas à la mort, si on ne les soutient pas. Il est impossible de narrer tout ce que ces pauvres femmes et enfants ont souffert pendant le voyage; plusieurs d'entre eux ont succombé aux souffrances, et d'autres ont subi les pires traitements et même les derniers outrages.

De nombreux petits enfants sont morts d'inanition et leurs cadavres laissés sur les chemins ont été dévorés par des chiens.

Des 6 églises arméniennes, une seule reste indemne.

L'archiprêtre Der Hovhannes Varjabedian ayant été obligé de sauter d'une hauteur de 10 pieds s'est cassé la jambe.

Der Ghevont Der Nahabedian emprisonné et horriblement torturé.

Der Hovhannes Tokhoumloukian, est mort subitement par la douleur qu'il a éprouvée à la vue de l'assassinat de ses quatre fils.

Der Kevork Zarpanadjian a été égorgé en même temps que son fils.

Der Zacharia Saatjian, a été égorgé et toute sa famille passée au fil de l'épée.

Der Madthéos a été tué en même temps que son fils et dix-sept autres Arméniens avec lesquels il s'était réfugié dans une maison.

Der Arsène Avakian a été tué à coups de hache au milieu d'insupportables tortures.

En dehors de la ville, les maisons de campagne, les jardins potagers, les vignes et les vergers des Arméniens de Marasch ont aussi été ravagés et incendiés; tout leur bétail a été emporté... Ils n'ont pas même épargné le cimetière arménien; ils ont emporté les pierres tombales, démolis des sépulcres, arraché les oliviers et d'autres arbres, enfin, changé le cimetière en un dépôt d'ordures.

La prison.

Le nombre des prisonniers de Marash *dépasse 300 et augmente de jour en jour*. Tous les notables de la ville se trouvent dans les cachots. Il y a des familles dont aucun membre n'a été laissé en liberté.

Parmi ces prisonniers se trouvent des négociants, des médecins et les deux pasteurs des églises évangéliques. Un des prisonniers fut récemment fouetté jusqu'à la mort. Après 300 coups de cravache, il consentit à signer un papier préparé par les autorités dénonçant comme révolutionnaires beaucoup d'Arméniens influents.

Des hommes innocents, de constitution pour la plupart délicate, sont jetés dans ces cachots infects et mal aérés, entassés pêle-mêle sur la terre nue et humide, exposés aux suites, souvent fatales, d'émanations nauséabondes et délétères.

Pendant le jour ils doivent se résigner à *accomplir des corvées dégradantes à grands coups de verges* que des soldats inhumains, de vrais bourreaux, sont chargés de leur asséner à chaque instant.

La nuit, ordinairement vers minuit, on les conduit, un certain nombre à tour de rôle, dans une pièce spéciale qu'on nomme le département de la police, pour y être flagellés jusqu'au sang. Après quoi vient la torture, imitée des temps les plus barbares et qui se compose d'une indescriptible et odieuse série de supplices sans noms; on leur enfonce dans les chairs, sur diverses parties du corps, de petits poignards d'une lance spéciale; on les empale ensuite sur des

pieux à pointes effilées, juste avec les précautions strictement nécessaires pour qu'ils n'expirent pas; on leur introduit de l'ordure dans la bouche, etc.

C'est alors qu'on leur présente à signer des formules toutes prêtes avec menace de les achever s'ils s'y refusent. Ces formules sont partout les mêmes; une série d'éloges emphatiques sur la conduite exemplaire et irréprochable des autorités locales, témoignages de satisfaction et de reconnaissance et déclaration de la culpabilité des Arméniens, qualifiés de rebelles et d'insurgés, etc.

IX. PROVINCE D'ANGORA

CÉSARÉE

* Césarée, 26 novembre 1895.

Lundi 20 novembre, à l'aube, des coups de pistolets accompagnés d'un tapage infernal ont de nouveau retenti; les quartiers arméniens ont subi une nouvelle attaque; la horde a essayé d'entrer dans la cathédrale arménienne où 300 femmes et enfants s'étaient réfugiés mais heureusement ils ne réussirent pas y entrer.

A Césarée, une jeune mère, frappée par le couteau des assassins, tomba morte sur le plancher de sa chambre. Les voisins, en pénétrant le lendemain du massacre dans cette triste demeure, virent le bébé de la pauvre morte en train de têter gloutonnement avec des caresses enfantines le sein de la mère sans vie.

Dans une maison il y avait le père et sa fille de douze ans; la mère était partie pour faire une visite avant le massacre. Un Turc entrant dans la maison tua le père, puis il dit à la fille qu'il va faire d'elle une musulmane et que si elle lui obéit il la prendra chez lui et lui promet tant de belles choses. La fille s'y refuse et résiste. Alors le Turc en colère lui donne douze coups de sabre et part. Un Turc voisin, ami de la maison, trouvant l'enfant dans cet état lamentable, la met dans un char et l'amène à sa mère. Un chirurgien ramène l'enfant à la vie. Elle guérit.

Elle fut emmenée en Europe. Elle se trouve actuellement à Francfort-sur-le-Mein.

Césarée, 2 décembre 1895.

Aujourd'hui je viens de voir quelques blessés, hommes et femmes, littéralement hachés. *Dr Avedis, un des pasteurs, a été tué avec sa femme et son fils, et ses deux filles manquent;*

sa maison a été brûlée. La ville est dans un misérable état, mais les villages sont encore pires. Il n'y a aucun doute que *les villages ont été pillés par ordre direct du gouvernement*. Les Turcs eux-mêmes disent que les troupes auraient pu arrêter l'affaire si elles avaient voulu. Les Arméniens de Césarée étaient dès le commencement *tranquilles et confiants*. Un télégramme arriva de Constantinople disant que « si quelque chose arrive en Césarée, les Arméniens devront en être regardés comme responsables.... » Les femmes étaient requises de se déclarer musulmanes. Celles qui refusaient, comme beaucoup le firent, étaient tuées sans merci.... J'endosse la responsabilité de ce rapport, qu'on peut utiliser partout où il peut faire du bien.

CONSTANTINOPLE

M. le D^r A. Mellier, médecin sanitaire de la Gironde, maire de Blan (Tarn), qui arrivait dans le port de Constantinople sur le vaisseau *La Gironde* des messageries maritimes, le 26 août, précisément au moment où la grande tuerie commençait, a décrit dernièrement, dans une conférence qu'il donna à Mazamet, ce qu'il a vu lui-même dans les rues de Constantinople.

Il a vu les rues jonchées de cadavres et toutes tachées de sang. La tête d'un vieillard abattue devant lui est venue tomber sur sa poitrine et le couvrir de sang. Il a vu trois petits enfants de deux à cinq ans, jetés du haut d'une fenêtre sur les baïonnettes des soldats qui les ont embrochés; le père et la mère de ces enfants obligés d'assister à ce spectacle, ont été ensuite ouverts comme des animaux de boucherie et leurs entrailles jetées à la rue. Il a vu des malheureux auxquels on coupait les oreilles, le nez, auxquels on arrachait les yeux avant de leur ouvrir le ventre.

De la dunette du vapeur sur lequel tout l'équipage était frémissant d'une rage impuissante, il a vu une grande maison arménienne où s'étaient réfugiés quelques centaines de malheureux, assiégée pendant plusieurs heures par des bachi-bouzoucks (irréguliers). La porte une fois enfoncée, les assassins s'y sont précipités, et on a entendu des cris atroces qui ne faisaient que trop comprendre ce qui se passait à l'intérieur. Une dizaine de ces malheureux se sont échappés par une lucarne sur les toits et se sont crus un moment en sûreté. Mais bientôt la lucarne s'est de nouveau ouverte, un officier turc les a aperçus, a appelé ses hommes. Oh ! quelle boucherie ! quel raffinement de cruauté ! chaque malheureux est saisi, lardé de coups, puis précipité du toit dans la rue, où l'horrible foule accueille l'écrasement par ses cris de joie. L'une de ces victimes, vivante encore, s'accroche désespérément à la balustrade qui couronne le faite de la maison, suspendue dans l'abîme ; les bourreaux lui écrasent les doigts à coups de talons de botte, et quand elle a lâché prise, son corps, tournoyant dans l'espace, vient s'écraser sur un balcon pour rebondir dans la rue.

LE CAS DE M. THOUMAÏAN

Le 28 janvier 1893, M. le professeur Thoumaïan fut arrêté soudainement à Marsovan, comme il quittait le collège pour rentrer chez lui; il fut jeté en prison et gardé pendant cinq mois. Pendant 15 jours, il fut emmené à travers le pays, de prison en prison, les mains dans des blocs de bois, le carcan au cou et enchaîné à ses camarades, comme on le fait pour les esclaves en Afrique.

Le beau-frère de M. Thoumaïan, M. Hoffmann, pasteur de l'Eglise luthérienne de Genève, se rendit à Angora (Turquie), pour obtenir sa délivrance; le gouverneur général de cette ville lui promit une prompte libération, et déclara la complète innocence de M. Thoumaïan, et malgré tout cela après 5 mois de captivité, le professeur Thoumaïan fut condamné à mort.

Ce ne fut que grâce aux efforts de M^{me} Thoumaïan et de ses amis parmi les membres du Parlement anglais, grâce aussi à l'influence de quelques sociétés religieuses et autres, que le gouvernement anglais intervint en sa faveur auprès du gouvernement turc. Les ambassadeurs de France et d'Allemagne contribuèrent aussi, selon toute probabilité, à sa délivrance. C'est ainsi que M. Thoumaïan fut délivré et exilé à perpétuité.

Voici les correspondances officielles du gouvernement britannique à ce sujet (*Turkey*, N^o 3, 1896) :

Marsovan, le 17 avril 1893.

Le 20 mars, 35 prisonniers politiques environ, y compris Thoumaïan et Kayaïan, étaient emmenés d'ici, et l'on disait qu'ils allaient à Angora. Le 3 avril, ils étaient encore à Tchorum, à 12 heures d'ici. On me dit que les prisonniers avaient eu à endurer beaucoup de privations. Le temps était très froid. Tout d'abord, on leur avait mis des menottes. Lorsque leurs mains et leurs poignets furent blessés, on les enchaîna par groupes de 4 ou 10, et on leur mit un carcan de fer au cou; 7 d'entre eux furent battus.

Sir Clare Ford à Lord Rosebery.

Constantinople, 15 mai 1893.

J'ai reçu ce matin une visite de M. Hoffmann, un pasteur luthérien résidant à Genève, et qui est venu ici pour chercher M. Thoumaïan, son beau-frère. M. Hoffmann revient à l'instant d'Angora où il a vu M. Thoumaïan.... Le vali informa M. Hoffmann que, d'après ce qu'il avait appris, il n'y aurait pas de difficulté à faire reconnaître M. Thoumaïan comme innocent des accusations qui pèsent contre lui.

Consul Graves à Sir Clare Ford.

Angora, 9 mai 1893.

.....

Je n'ai pas perdu de temps pour demander au prisonnier (M. Thoumaïan) s'il a eu à se plaindre de la manière dont on l'a traité. Il m'a assuré que depuis son arrivée à Angora, il a été traité avec humanité, mais que pendant le trajet de Marsovan il a eu assez à souffrir, étant à moitié mort de faim, battu et cruellement garotté. De Marsovan à Tchorum, distantes de 36 milles ou deux, marches, aucune nourriture ne lui a été donnée et ses mains ont été dans les menottes pendant cinq jours, ce qui rendait tout repos impossible et lui avait laissé aux poignets des cicatrices que j'y ai vues distinctement.

A Tchorum, le kaimakam l'avait battu avec une canne,

ainsi que d'autres prisonniers, pour avoir essayé de desserrer les menottes qui blessaient leurs poignets, quand la douleur qu'elles leur causaient devenait intolérable. Il hésitait en me disant ceci, mais je le pressai de dire la vérité devant le pacha, qui, je le vis, fut impressionné par ce récit et m'assura qu'il regrettait extrêmement ce fait.

.....

Pour conclure, mon avis est que les accusations contre Thoumaïan ont été inventées par quelques-unes des autorités de Sivas pour des raisons à elles connues. Le vali et le procureur général de Sivas ont montré un parti pris si évident contre lui, que l'accusation me paraît être une tromperie en elle-même. Et elle est dangereuse à cause du grand nombre de dépositions qui ont été faites. Il faudrait que le prisonnier fût bien défendu, et que le tribunal qui le juge soit animé du désir de faire justice sans crainte et sans faveur. Autant que je puis le savoir, aucune démarche n'a été faite pour le pourvoir d'un défenseur; aussi ses amis doivent-ils remédier à cette lacune sans perdre de temps.

Le vice-consul Newton à Sir A. Nicholson.

Angora, 27 juin 1893.

L'accusation produisit un nouveau document, signé par quelques prisonniers, et statuant que Thoumaïan et Kayaïan étaient respectivement président et secrétaire du mouvement révolutionnaire. Les signataires de ce document exposaient au tribunal que les autorités du vilayet de Sivas (Césarée) les avaient forcés à signer ce papier sous menace de les emprisonner s'ils refusaient, et, dans le cas contraire, de les libérer. Les signataires disaient aussi qu'ils ne connaissaient ni Thoumaïan, ni Kayaïan, et qu'ils n'avaient vu aucune correspondance émanant d'eux au sujet de ce mouvement.

Sir A. Nicholson à Lord Rosebery.

Therapia, 27 juin 1893.

Une des accusations que le procureur général considérerait comme de la plus grande importance est celle-ci : Dans

une certaine occasion, Thoumaïan prêchant dans l'église arménienne de Gernerck avait employé un langage provocateur. La preuve à l'appui de cette accusation provenait des dépositions du prêtre et de l'instituteur de cette localité. D'un autre côté, la défense lut une lettre écrite de Gernerck par la femme d'un prisonnier, et qui prouvait que le prêtre et l'instituteur n'avaient signé ces dépositions qu'après avoir été cruellement battus par les hommes de Hosref-Pacha, commandant de la gendarmerie. La défense requit la comparution des deux hommes devant la Cour, mais celle-ci répliqua simplement que la chose serait examinée.

Vice-consul Newton à Sir Clare Ford.

Angora, 29 mai 1893.

On s'occupa en détail, au tribunal, de l'affaire Thoumaïan.

Il niait avoir les moindres rapports avec ce mouvement, et avec ceux qui y avaient pris part. On l'interrogea alors sur l'objet de sa visite, pendant le mois d'août précédent, à Césarée, à Yuzgat, Sivas, et autres villages du vilayet de Sivas, en compagnie de Kayaïan. Il répondit que son école étant fermée pour les vacances d'été, il était libre de faire un tour d'inspection dans les localités avoisinantes qui se rattachaient à son travail missionnaire. Cette tournée l'occupait cinq semaines dont il donna un compte détaillé... Il décrivit alors en détail son travail missionnaire et son objet. Puis on le questionna sur l'emploi de l'argent qu'il avait obtenu en Angleterre. Il répondit que 4000 livres environ avaient été recueillies pour la construction d'un hôpital à Marsovan, et que, de cette somme, il n'avait reçu que 100 livres, lesquelles avaient été déboursées pour soulager les pauvres et les malades du district de Marsovan. Les réponses au président du tribunal furent données sans hésitation, et toutes ses explications étaient claires et franches. Son interrogatoire fini, on rappela Kayaïan que l'on questionna exactement comme Thoumaïan. Il répondit à tout aussi clairement que Thoumaïan, et confirma dans tous ses détails la déposition de celui-ci...

Vice-consul Newton à Sir Clare Ford.

Angora, 13 juin 1893.

L'attention donnée à la défense fut, à vrai dire, brusquement abrégée, quoiqu'il y eût sept avocats pour défendre les prisonniers....

Du récit des 34 témoins amenés par l'accusation, aucun témoignage ne fut allégué contre Thoumaïan, et l'on ne fit pas le moindre essai pour légitimer l'accusation. Andon Rushtouny, le meneur du mouvement, déclara au tribunal qu'il ne connaissait pas Thoumaïan, qu'il ne lui avait jamais parlé et ne l'avait jamais vu avant son arrestation. Ceux même des prisonniers qui avaient avoué avoir pris une part active dans les affaires reconnurent n'avoir ni vu Thoumaïan ni lui avoir parlé au sujet du mouvement. Le plus léger indice manquait donc pour prouver même une action indiscrete de sa part, pouvant être considérée comme une participation indirecte à la sédition.

En présence des dépositions des prisonniers devant le tribunal, et en l'absence de témoignage pour prouver les rapports de Thoumaïan avec le mouvement, il semble que les autorités aient décidé, preuve ou non, de le trouver coupable. S'il a été condamné devant la Cour, avec les preuves fournies c'était une criante injustice. Si, d'un autre côté, on avait des preuves le compromettant, pourquoi ne pas les avoir soumises à un examen sérieux, afin de pouvoir établir leur certitude ?

De mes observations sur cette affaire, et en pesant la valeur des témoignages allégués, je ne puis que trouver Thoumaïan innocent du crime dont on l'accuse. Il est à espérer que ses amis présenteront les faits devant les autorités de Constantinople.

On ne peut que ressentir la plus grande pitié et de la sympathie pour lui, car, au lieu d'intriguer contre le gouvernement, il poursuivait une œuvre de perfectionnement envers ses semblables.

J'envisagerai maintenant la chose d'une manière générale.

On ne permettait pas aux prisonniers de donner de longues explications sur leur cas individuel. On leur permet-

taient quelques commentaires, mais les détails étaient aussitôt arrêtés par le président. Aucun des témoins de l'accusation n'étaient interrogés par les avocats de la défense; ils étaient brièvement questionnés par le président seul. Plus d'une accusation aurait été réduite à néant si l'interrogatoire avait été entre les mains d'un homme de loi capable et indépendant. Les témoins déposaient de telle manière que je les soupçonnais d'avoir été stylés pour donner les réponses aux questions qui leur seraient faites par le président. Quelques-uns témoignaient à contre-cœur; d'autres paraissaient ne songer qu'à leur propre salut, ayant déjà goûté de la prison turque. Ces témoins étaient, en partie, des condamnés libérés récemment....

Pas un seul témoin pour la défense ne s'est présenté, et aucune occasion ne paraît avoir été donnée aux prisonniers pour se procurer des témoins en leur faveur....

Du commencement à la fin, il n'y a pas eu le moindre essai de défense.

Il semble qu'une condamnation ait été décidée dès le début de l'affaire, et qu'un jugement du tribunal fût simplement une affaire de forme.

Professeur Thoumaïan

aux Rev. Mrs. Greene et Barnum, à Constantinople.

Prison d'Angora, 19 juin 1893.

Depuis notre arrivée à Angora, Son Excellence Abeddin-Pacha a avoué être convaincu de mon innocence et m'a encouragé à espérer ma délivrance. Il a dit la même chose en présence du consul anglais d'Erzeroum (M. Graves) et de mon beau-frère, le pasteur Hoffmann. Nous ne savons pas ce qui a changé la face des choses la dernière semaine du jugement, mais à notre étonnement comme à celui des assistants du procès, le lundi, 17 des prisonniers furent condamnés à mort (y compris Thoumaïan)....

...A la vérité, nous nous attristons beaucoup de ce que le procès ait eu une issue si malheureuse, mais nous ne désespérons pas. Nous avons confiance que Dieu est toujours avec ses serviteurs, et qu'il ne les abandonne pas, quoiqu'il

semble pour un temps ne pas leur répondre. Dieu veuille que nos épreuves puissent être une bénédiction pour d'autres....

Tous nos amis doivent savoir que pas une des choses dites contre nous n'est vraie. En dépit de tous les efforts du gouvernement, pas une preuve positive n'a été trouvée contre nous. Le gouvernement lui-même en était bien convaincu, et vers la fin du procès il chercha à fournir de nouveaux témoignages.

Mais on démontra ouvertement que ces prétendues preuves étaient sans fondement et inventées.

Lord Rosebery à Sir A. Nicholson.

Foreign Office, 19 juin 1893.

Nous comprenons que la déposition contre les Arméniens mis en jugement à Angora est entièrement insuffisante pour la condamnation. Si, en examinant la chose, nous arrivons à cette conclusion, il sera de *notre devoir* de faire les plus fortes instances pour le relâchement des prisonniers. Vous mentionnerez à la Porte que le résultat des jugements a causé ici une impression profonde, et que vous supposez que l'arrêt sera annulé par la Cour de cassation.

Sir A. Nicholson à Lord Rosebery.

Therapia, 21 juin 1893.

Je me rendis hier à la Sublime Porte, et fis d'abord visite au grand-vizir. J'informai Sa Seigneurie que je venais lui parler d'un sujet très grave, qui avait causé une pénible impression dans mon pays. « Je veux parler, dis-je, des récentes décisions du tribunal d'Angora qui a condamné à mort deux professeurs arméniens, Thoumaïan et Kayaïan, pour de prétendus actes de sédition. Je ne cachai pas à sa seigneurie que cet arrêt extrêmement grave avait été rendu, suivant l'information que j'avais reçue d'une personne impartiale présente au jugement, sur des preuves absolument insuffisantes. Je l'assurai aussi que, lorsque les rapports que j'avais envoyés à Votre Seigneurie atteindraient Londres, la

pénible impression à laquelle je faisais allusion serait profonde....

J'ajoutai que je ne désirais pas entrer dans des discussions sur les détails du jugement; tout ce que j'espérais, quant à présent, c'était de faire comprendre à Sa Seigneurie combien serait grande l'impression causée, non seulement en Angleterre, mais en Europe et aux Etats-Unis, lorsqu'on apprendrait que deux professeurs qui, autant que j'en pouvais juger, étaient innocents, avaient été condamnés à mort.

Pendant cette entrevue, le grand-vizir fit allusion à l'intervention de M^{me} Thoumaïan, dans ce qu'il appelait « les affaires de Turquie. » Je répondis que cette dame s'était occupée d'un travail philanthropique en recueillant de l'argent pour un hôpital; que j'étais prêt à prouver que les fonds qu'elle s'était procurés étaient simplement destinés à cet usage. Sa Seigneurie répliqua qu'elle ne faisait pas allusion à cette matière, mais à l'activité de cette dame parmi des personnes de haut rang en Angleterre, afin de les exciter à intervenir dans la justice de la Turquie. Je lui répondis qu'il n'y avait rien d'extraordinaire à l'anxiété naturelle d'une femme pour un mari dont la vie est en danger.

La conversation en resta là.

Lord Rosebery à Sir A. Nicholson.

Foreign Office, 29 juin 1893.

.....
Rustem-Pacha (l'ambassadeur turc à Londres) me demanda si je ne pensais pas que, si la peine de mort était commuée en exil, cela serait suffisant. « Quant à cela, dis-je, mon opinion est qu'il ne devrait être question que d'un *pardon complet*. »
.....

Sir A. Nicholson à Lord Rosebery.

Therapia, 30 juin 1893.

Je retournai chez le grand vizir et lui parlai dans le même sens.... Je dis... devoir confesser franchement que notre confiance dans les tribunaux turcs était ébranlée.

Cette remarque piqua Sa Seigneurie, et une discussion quelque peu chaude s'ensuivit... Sa Seigneurie demanda pourquoi le public anglais intervenait dans les affaires intérieures de la Turquie. J'exprimai ma surprise d'une telle question, et lui demandai s'il ignorait les *conditions du traité* concernant les habitants chrétiens de son pays...

Nous ne désirons pas protéger des coupables, loin de là, mais ce que nous prétendons, — et nous avons des raisons pour cela, — c'est de ne pas laisser punir des innocents, ou, en tous cas, des gens dont la culpabilité n'a pas été prouvée. Si le jugement à Angora avait été conduit d'après des principes équitables, et s'il avait clairement montré que ceux seulement qui étaient coupables ont été condamnés, pas une voix ne se serait élevée contre la décision prise. Mais dans le cas présent, le jugement n'était pas droit, les accusations n'étaient pas prouvées.

Je n'ai pas pu dissimuler à Sa Seigneurie que la condamnation de certaines personnes semblait avoir été arrêtée dès le début, avec ou sans preuves.

Lord Rosebery à Sir A. Nicholson.

Foreign Office, 3 juillet 1893.

...L'ambassadeur turc est venu me revoir aujourd'hui... En recevant cette communication peu satisfaisante, j'exprimai mon impatience. « La délivrance des professeurs, dis-je, a été virtuellement promise la semaine passée. J'aurais attendu la décision de la Cour de cassation si le premier jugement avait eu un caractère sérieux, mais il n'a été qu'une pure moquerie; aussi chaque jour qui s'écoule ajoute-t-il à la gravité de l'injustice. »

Foreign Office, 3 juillet 1893.

Le gouvernement de Sa Majesté ne peut pas attendre le résultat de la procédure de la Cour de cassation. Le sultan est évidemment déterminé à ajouter à la cruelle comédie déjà jouée à Angora, une autre condamnation dérisoire. Cependant chaque nouvelle journée de détention pour ces prisonniers innocents est une nouvelle injustice.

Sir A. Nicholson à Lord Rosebery.

Therapia, 4 juillet 1894,
2 heures après-midi.

Ce matin, je fus convoqué par le grand-vizir et le ministre des affaires étrangères. Ils me dirent que l'arrêt avait été confirmé par la Cour de cassation, mais que le sultan avait pardonné à Thoumaïan et à Kayaïan. Des ordres seront envoyés aujourd'hui pour la délivrance immédiate des deux prisonniers, ils devront quitter le pays et pourront aller où ils voudront.

Article 61 du Traité de Berlin

du 10 juillet 1878.

La Sublime Porte s'engage à réaliser sans plus de retard les améliorations et les réformes qu'exigent les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens, et à garantir leur sécurité contre les Circassiens et les Kourdes. Elle donnera périodiquement connaissance des mesures prises à cet effet aux Puissances qui en surveilleront l'application.

Massacres de chrétiens

dans l'Empire ottoman pendant ce siècle.

1822. Grecs	50 000
1850. Nestoriens, Arméniens (Kourdistan) . . .	10 000
1860. Maronites et Syriens (Liban et Damas) . .	12 000
1876. Bulgares	15 000
1894 à 1896. Arméniens	100 000
Total,	187 000

Prix : 50 centimes.